

2m 11.2830.6

Université de Montréal

Les milieux appauvris et le principe de
la coresponsabilité ecclésiale

par

Francine Tremblay

Faculté de théologie

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures
en vue de l'obtention du grade de Maître en théologie (M. Th)

Mars 2000

© Francine Tremblay 2000



2011 11 11

Fachbereich Wirtschaftswissenschaften

Die Fakultät Wirtschaftswissenschaften
der Universität zu Köln

Bk
25
U54
2000
N. 010

Fachbereich Wirtschaftswissenschaften

Fachbereich Wirtschaftswissenschaften

Die Fakultät Wirtschaftswissenschaften
der Universität zu Köln

11.11.2011



Fachbereich Wirtschaftswissenschaften

Université de Montréal
Faculté des études supérieures

Ce mémoire intitulé:

Les milieux appauvris et le principe de
la coresponsabilité ecclésiale

présenté par:

Francine Tremblay

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes:

Mme Lise Baroni

M. Michel Beaudin

M. Jean-Marc Gauthier

Mémoire accepté le: 19 mai 2000

SOMMAIRE

La Région Sud du Diocèse de Montréal sert de toile de fond à ce présent mémoire. Quatre quartiers pauvres où la pauvreté des familles et des individus est observable par un simple promeneur. Intégrées aux quartiers, les paroisses tentent, tant bien que mal, d'appliquer les nouveaux principes de la coresponsabilité clerc-laïc. Mais rien ne va... La personne du milieu appauvri possède un vécu difficilement conciliable avec les attentes de l'institution ecclésiale. Impossible de gérer de gros budgets, de profiler des idées pour le long terme, d'appliquer des règles inconnues. Leur quotidienneté, même riche d'expériences de toutes sortes, s'insère mal dans la vision actuelle de la coresponsabilité ecclésiale.

Pauvreté et coresponsabilité, deux phénomènes qui s'affrontent, se détruisent mutuellement, se stérilisent... les observer, les analyser et tenter d'en comprendre les tenants et aboutissants, voilà le but de ce présent mémoire. Situé dans l'optique de la Tradition chrétienne, il ne vise pas la proposition d'une nouvelle interprétation théologique. Il se situe davantage dans la catégorie des études de milieu. Celui-ci est regardé d'un point de vue social et ecclésial.

La méthode praxéologique - observation, interprétation, intervention, prospective - a servi de canevas de base. Le rapport praxis-théorie et théorie-praxis sur lequel elle repose en a marqué la trame méthodologique principale: la théorie expliquant et enrichissant la praxis, la praxis questionnant et approfondissant la théorie... Rien de linéaire, tout en cercle.

Les chapitres un et deux sont consacrés à une observation socioecclésiale de

quartiers appauvris; le troisième à une problématisation des deux réalités, coresponsabilité et pauvreté; le quatrième se veut un essai d'interprétation globale à la lumière de quelques éléments de la tradition chrétienne. Enfin, dans une conclusion ouverte, je propose certaines interventions "rêvées"... en me servant d'expériences prometteuses en voie de réalisation.

TABLE DES MATIÈRES

SOMMAIRE	i
TABLE DES MATIÈRES	iii
REMERCIEMENTS	vii
DEDICACE	viii
INTRODUCTION	1
La méthode	1
Pauvreté vs appauvrissement.....	3
Les unités pastorales.....	3
Un fait à prendre en compte.....	4
À bon entendeur, salut!	5
CHAPITRE I: QUATRE QUARTIERS	
QUATRE PAUVRETÉS	6
1.1 SECTEUR CENTRE-SUD DE MONTRÉAL	6
1.1.1 Promenade dans le quartier.....	7
1.1.2 Le village gay.....	7
1.1.3 Les paroisses du Village.....	8
1.1.4 Le “faubourg à m’lasse”.....	10
1.1.5 Les paroisses du “faubourg”.....	13
1.1.6 Les autres milieux et paroisses du secteur Centre-Sud....	15

1.2	SECTEUR SUD-OUEST DE MONTRÉAL.....	19
1.2.1	Promenade dans le secteur.....	19
1.2.2	La pastorale dans le secteur	22
1.2.3	Quartier Saint-Henri.....	25
1.2.4	Les paroisses de Saint-Henri.....	25
1.2.5	Quartier de la Petite Bourgogne.....	28
1.2.6	Les paroisses de la Petite Bourgogne.....	28
1.2.7	Quartier Pointe Saint-Charles.....	29
1.2.8	Les paroisses de la Pointe Saint-Charles.....	29
1.3	ARRÊT UN: Premier essai de problématisation	30
1.4	SECTEUR HOCHELAGA-MAISONNEUVE.....	34
1.4.1	Promenade dans le quartier.....	34
1.4.2	Les paroisses d’Hochelaga-Maisonneuve.....	38
1.5	SECTEUR PLATEAU MONT-ROYAL.....	41
1.5.1	Promenade dans le quartier.....	41
1.5.2	Les paroisses du Plateau	45
1.6	ARRÊT DEUX: Second essai de problématisation	47
CHAPITRE II:	LE SYNODE... UNE EXPÉRIENCE	
	NOUVELLE DE CORESPONSABILITÉ.....	53
2.1	Une expérience de quatre ans.....	53

2.2	Le synode... une prise de parole pour toutes et tous?.....	57
2.3	ARRÊT TROIS: Troisième essai de problématisation...	60
CHAPITRE III: CORESPONSABILITÉ ET PAUVRETÉ.....		63
3.1	LA CORESPONSABILITÉ.....	63
3.1.1	Différents visages de coresponsabilité.....	65
3.1.2	Coresponsabilité vs partenariat.....	65
3.1.3	Coresponsabilité vs pouvoir.....	66
3.1.4	Coresponsabilité et information.....	67
3.2	LA PAUVRETÉ.....	70
3.2.1	Tentative de définition.....	70
3.2.2	Pauvreté comme jugement de valeur.....	73
3.2.3	De pauvres à exclus.....	76
3.2.4	Pauvreté de l'Église?.....	77
3.3	ARRÊT QUATRE: La Parole de Dieu comme guide ...	79
3.3.1	Un guide... favorable aux personnes pauvres	79
3.3.2	Un guide ... vers la coresponsabilité.....	80
CHAPITRE IV: DES INTERPRÉTATIONS D'AILLEURS... D'UN AUTRE TEMPS POUR DES PROBLÈMES D'ICL.. AUJOURD'HUI UNE RENCONTRE POSSIBLE?.....		83

4.1	LES PÈRES DE L'ÉGLISE...	
	NOS SOURCES CHRÉTIENNES.....	84
4.1.1	La richesse et la pauvreté.....	85
4.1.2	Le travail.....	87
4.1.3	Les Pères de l'Église... saveur d'aujourd'hui.....	88
4.2	UNE AUTRE THÉOLOGIE.....	89
4.2.1	La théologie de la libération en bref.....	90
4.2.2	Option référentielle pour les pauvres.....	91
4.2.3	Praxis libératrice.....	92
4.2.4	La méthode.....	94
4.2.5	La théologie de la libération chez nous.....	95
4.3	UNE APPLICATION CHEZ NOUS.....	96
4.4	UNE RÉFLEXION NOUVELLE	
	SUR LE LAÏC CORESPONSABLE	99
CHAPITRE V	POUR UNE INTERVENTION PROSPECTIVE	
	COMMENT INTERVENIR CONCRÈTEMENT,	
	MODESTEMENT ET <i>AUTREMENT</i>	
	102
5.1	Visages de la pauvreté.....	103
5.2	Pauvreté et coresponsabilité.....	103
5.3	Des idées à multiplier.....	105
5.4	Intuition de base.....	108
5.5	Et après?.....	109
5.6	Des pasteurs à notre image.....	111

5.7 Un rêve fou... fou... fou	112
CONCLUSION.....	113
BIBLIOGRAPHIE.....	114
ANNEXES	x

REMERCIEMENTS

Merci aux trois hommes de ma vie. À Guy Dauphinais mon époux, mon soutien, mon correcteur linguistique qui, par ses réflexions dans nos discussions, m'a permis d'articuler ma pensée. À Pascal et Guillaume, nos fils, qui par leur adolescence extravertie, m'ont tant fait rire et oublier... Merci les garçons!

Merci au Père Pierre Côté s.j., vicaire épiscopal de la Région Sud, mon patron et ami depuis plus de 25 ans. Merci pour l'idée (!), pour le soutien, pour l'aide théologique, pour les corrections... pour le temps. Merci Pierre!

Merci à Madame Élane Godard, ma grande amie, qui par son rire a "ensoleillé" les moments un peu plus difficiles. Merci Élane... et je m'appête à faire de même!

Merci... un très gros merci à Madame Lise Baroni, qui tout au long de ce présent mémoire, m'a soutenue, encouragée, poussée dans mes retranchements et... dans le dos. Merci Lise pour ton professionnalisme et ta complicité. Bonne année!

À ce milieu appauvri
qui m'inspire et que je respecte.

À cette Église
que j'aime tout autant.

INTRODUCTION

Dans ce présent travail, je me pencherai sur un aspect très important de notre monde ecclésial d'aujourd'hui: la coresponsabilité. En effet, la hiérarchie, le monde des paroisses, tous les agents et agentes de pastorale scolaire, carcérale, de la santé, etc. ne jurent que par la coresponsabilité. Excellent principe! Et j'en suis. Toutefois, après sept ans de travail et de réflexion dans un milieu appauvri (la Région Sud du Diocèse de Montréal), ce principe a pris, à mes yeux, une autre couleur... plus sombre. En effet, il semble que la coresponsabilité, du moins celle que nous prêchons depuis près de 25 ans maintenant, et la pauvreté soient deux réalités qui cohabitent difficilement. L'objectif de ce présent mémoire est de comprendre cet affrontement et non d'étudier ma propre pratique à l'intérieur de celui-ci. C'est le diptyque, pauvreté - coresponsabilité, qui constitue la trame de fond de ce travail... jamais l'un sans l'autre.

La méthode

J'ai utilisé la méthode praxéologique pour aider ma réflexion: observation, interprétation, intervention et prospective. Je percevais, et je perçois toujours cette méthode comme linéaire, c'est-à-dire comme un cheminement logique qui nous fait passer d'un stade à l'autre. Comme mes réflexions s'étalent sur sept ans, j'ai eu quelques difficultés à les replacer dans un certain ordre chronologique. J'ai donc décidé d'adapter la méthode... d'inventer mon propre chemin. Plutôt que la logique linéaire, j'emprunterai celle du cercle, c'est-à-dire que par un jeu d'aller-retour

continuel, je circulerai de la pratique à la réflexion et de la réflexion à la pratique. Ma méthode évoluera sous forme de boucles; j'ai surnommé ces boucles des arrêts. Je m'arrêterai quatre fois. À chacun de ces moments, je tenterai une problématisation partielle. Ces essais me conduiront vers une interprétation en étages, de la surface à la profondeur. Je ferai de même lors de l'intervention: quelques projets concrets seront brièvement suggérés.

En fait, il s'agit presque exclusivement d'un mémoire d'observation, mais d'une **observation problématisée**. Il m'a semblé que, dans l'Église de Montréal, nous n'avions jamais fait cet exercice d'une façon exhaustive. En même temps, je perçois la solution comme une transformation radicale des gestes et des mentalités. Honnêtement, je ne me sens pas prête à m'attaquer, vu l'ampleur du défi, au type d'intervention que cela supposerait. Par contre, je me sens à l'aise pour observer et problématiser cet affrontement entre la pauvreté et la coresponsabilité. Je le fais à la lumière de la tradition chrétienne, même si les pistes d'interprétation théologique auraient pu être beaucoup plus développées. En fait, je voulais regarder "les yeux grand ouverts" le milieu de ma pratique.

J'ai voulu ce présent travail comme une longue promenade. D'abord, dans le milieu social et ecclésial des quartiers les plus pauvres de Montréal: le Centre-Sud, le Sud-Ouest, Hochelaga-Maisonneuve et le Plateau Mont-Royal. Nous ferons aussi un long détour via mes réflexions et questions personnelles sur ce milieu aux prises, entre autres, avec la coresponsabilité.

Avant d'attaquer le premier chapitre, je voudrais rendre compte

honnêtement de quelques présupposés qui marquent le regard que j'ai porté sur le milieu et ses problèmes.

Pauvreté vs appauvrissement

Pour être *politically correct*¹, il faudrait parler d'appauvrissement et non de pauvreté. À mon avis, ce sont deux termes qui expriment des réalités différentes. *La pauvreté est un état de fait: les personnes pauvres ne peuvent subvenir à leurs besoins primaires (se nourrir, se loger, s'habiller).* L'appauvrissement est un état en devenir et peut s'appliquer à tous les échelons: pour un millionnaire, perdre une centaine de milliers de dollars, c'est s'appauvrir! Les églises du diocèse de Montréal s'appauvrissent: quelques-unes sont pauvres, mais pas toutes. Je parlerai dans ce mémoire de pauvreté et non d'appauvrissement.

Par ailleurs, j'utiliserai le terme "pauvre" comme épithète, rarement comme nom: la pauvreté n'est pas une qualité intrinsèque à la personne, elle ne sert qu'à la qualifier. C'est moins définitif d'être une personne pauvre que d'être un pauvre! Une sensibilité d'auteure? Pourquoi pas?

Les unités pastorales

À quelques reprises, je parlerai d'unités pastorales. Je me dois de bien définir le terme et pour ce, j'utiliserai la définition du Diocèse. On entend comme

¹ C'est cette mode qui, aujourd'hui, pour ne pas blesser certaines délicatesses, parle de non-voyant pour un aveugle, de mal-entendant pour un sourd... ce qui devient, à la toute fin, pardonnez-moi, ridicule.

unité pastorale un *regroupement de paroisses ou de communautés distinctes qui conservent leur autonomie tout en mettant en commun ressources humaines, services pastoraux et/ou administratifs, équipements, locaux, sous la direction d'un responsable bien identifié ou d'une équipe pastorale bien identifiée*. Les unités pastorales peuvent prendre différentes couleurs: à un seul curé ou à plusieurs, avec des équipes "itinérantes" ou non. Le but ultime étant de regrouper les forces en vue de mieux accomplir la mission.

Un fait à prendre en compte

Une note originale avant de parler des différents quartiers. Il existe, dans certains quartiers de Montréal, des barrières "naturelles" quasi infranchissables: la rue Sherbrooke, le pont Jacques-Cartier, certaines voies ferrées, le canal Lachine, les autoroutes et, de moindre importance, les rues Papineau et Saint-Denis. Ces barrières délimitent les quartiers ou encore les coupent littéralement en deux. Un exemple flagrant: la côte de la rue Sherbrooke! Les gens d'en-bas, c'est-à-dire du Centre-Sud, ne montent la côte ni pour leurs emplettes, ni pour leurs loisirs, ni pour leur promenade. Les gens d'en-haut ne la descendent pas non plus. Ces barrières psychologiques demeurent souvent des mystères pour les sociologues; elles prennent leur raison d'être dans la nuit des temps et ne peuvent plus être expliquées aujourd'hui. Certes, une recherche doctorale aurait pu remonter aux origines, mais dans le cadre de ce mémoire, je les ai prises comme fait acquis.

À bon entendeur, salut!

Je tenais à faire cette première remarque à propos de la coresponsabilité pour que ce soit dit une fois pour toutes. Les premiers CPP² sont nés, il y a tout juste 25 ans... au moment où les prêtres commençaient déjà à se faire plus rares ! Certains diront... nous avons été gâtés lorsque les prêtres abondaient... ils faisaient tout pour nous. C'est une façon de voir les choses. Ce n'est pas la mienne. Je crois plutôt que lorsque nos prêtres étaient assez nombreux pour faire le travail, ils n'ont jamais pensé à nous associer, nous, les laïcs, à la mission de l'Église. Maintenant, que les prêtres sont en voie d'extinction... nous sommes devenus, ô merveille!, d'une importance capitale. Cette boutade est acerbe? Peut-être. Comprenons-nous bien. Je veux seulement dire que nous ne sommes pas dupes du "miracle"; toutefois, je crois qu'il faut en profiter pour reprendre la place qui nous est due dans notre Église. **Avec les prêtres, nous sommes l'Église et nous partageons sa mission.** Peu importe les imbroglios de l'histoire... nous ne reviendrons plus là-dessus. Ces présupposés étant établis, je suis maintenant prête à entrer dans le vif du sujet.

²

CPP: Conseil de pastorale paroissial

CHAPITRE I: QUATRE QUARTIERS...
QUATRE PAUVRETÉS...
UNE MÊME CORESPONSABILITÉ

Cette première partie tracera le regard que je porte sur les façons de vivre la coresponsabilité dans les paroisses des quartiers pauvres du Diocèse de Montréal, plus précisément les quartiers de la Région Sud, où je travaille depuis plus de sept années. D'abord, je scruterais à la loupe chacun des quartiers: Centre-Sud, Sud-Ouest, Hochelaga-Maisonneuve et Plateau Mont-Royal. Puis, je broserai un rapide tableau de la coresponsabilité via les différents comités paroissiaux et ce, à travers toute la région. Finalement, je me permettrai de décrire le comportement des gens de la Région Sud à travers un événement diocésain "extra - ordinaire" de coresponsabilité, le Synode. De plus, quelques arrêts stratégiques me permettront de faire ressortir des pointes d'observation pertinentes, premiers essais de problématisation spontanée.

1.1 SECTEUR CENTRE-SUD DE MONTRÉAL

Géographiquement, le quartier Centre-Sud est difficile à délimiter avec précision. En gros, il entoure la Maison Radio-Canada: à l'est, il est limité par la voie ferrée près des rues l'Espérance et Florian, au nord par la rue Sherbrooke, au sud par le fleuve, mais à l'ouest, il se perd dans le centre-ville.

1.1.1 Promenade dans le quartier

Une promenade dans le quartier nous montre nombre de taudis, des maisons barricadées et à l'abandon, une rue Sainte-Catherine sans le "glamour" qu'elle a plus à l'ouest, des itinérants, des prostitués, hommes et femmes. Cette même promenade nous montre aussi une rue Saint-Denis (au sud de Sherbrooke) très animée, particulièrement lors des différents festivals, avec ses terrasses, ses théâtres, ses bars où les gens semblent heureux de prendre un petit congé au centre-ville. Le Centre-Sud, c'est aussi le quartier du Vieux-Montréal, envahi de touristes et de flâneurs, sillonné de calèches, où le loft luxueux côtoie le restaurant français très dispendieux. En fait, les gens qui vivent dans le Centre-Sud sont des gens pauvres (si on exclut les quelques rares habitants du Vieux-Montréal), même si le quartier possède quelques coins où le côté artistique est important, où il est agréable de flâner, et qui attirent des gens de l'extérieur souvent plus en moyens. Le Centre-Sud est, somme toute, un quartier à deux facettes: celle de ses habitants et celle de ses touristes.

Pour le présent travail, je concentrerai mes réflexions sur deux coins originaux du quartier Centre-Sud: le village gay et le "faubourg à m'lasse".

1.1.2 Le village gay

Chaque grande ville possède de nos jours, son village gay où de nombreux homosexuels et lesbiennes vivent ou viennent, tout au moins, se retrouver entre eux dans des bars, des restaurants et des discothèques spécialisés. Le village gay de Montréal occupe une circonférence relativement grande autour de l'intersection des

rues Amherst et Sainte-Catherine: il serait, paraît-il, le deuxième plus grand au monde après celui de San Francisco (observation difficile à vérifier pour des raisons bien évidentes de délimitation de territoire et de population). Par contre, la comparaison avec le village gay de San Francisco s'arrête là: il n'en a ni la couleur, ni la richesse! Au contraire, il est pauvre et le montre! Des maisons délabrées voisinant des condos dits "de luxe", des bars très bas de gamme, des spectacles de travestis sans éclats, une population d'itinérants et de prostitués mâles (particulièrement) hantant les quelques espaces verts, voilà le lot quotidien de cette population déjà marginalisée! En effet, les homosexuels, hommes et femmes, les travestis particulièrement, sont encore des "gens à part" dont on rit facilement ou du moins qu'on regarde avec curiosité. En elle-même, c'est une situation de pauvreté: celle des gens différents. De plus, la violence y côtoie la pauvreté: à la violence gratuite, souvent meurtrière, envers les homosexuels, s'ajoute la violence interne des couples eux-mêmes.

1.1.3 Les paroisses du Village

Deux paroisses, voisines d'une rue seulement, se partagent le village gay: Saint-Pierre-Apôtre et Sainte-Brigide. La première est une paroisse oblate, et comme toutes les paroisses desservies par une communauté religieuse, fonctionne différemment: elle n'a pas de Conseil de fabrique. Toutefois, un comité de finances consultatif y a été mis sur pied, de même qu'un CPP. Ces paroisses cherchent à accorder aux homosexuels du quartier la place qui leur revient dans l'élaboration des

projets paroissiaux. Bien sûr, une part importante de cette implication revient au curé et à sa préoccupation de donner de vraies responsabilités à ses paroissiens, homosexuels ou non. Toutefois encore, faut-il que ces derniers le veuillent! Il ne faut pas se le cacher: l'homosexualité reste taboue dans notre société. Elle est encore difficilement acceptée dans les familles et les milieux de travail. Encore beaucoup d'homosexuels préfèrent passer sous silence leur vie privée... question d'avoir la paix! D'autres, qui se déclarent ouvertement, le font souvent plus par bravade que pour de grands principes. Il n'en reste pas moins que dans tous les cas, il reste un certain inconfort... de part et d'autre! Et dans l'Église encore plus! En effet, le Magistère n'a pas toujours été très doux envers ces personnes marginalisées. Même si aujourd'hui on accueille plus facilement les homosexuels, l'homosexualité reste en elle-même "spéciale". L'homosexuel qui désire s'impliquer en Église n'est pas sans le savoir. Il pourra le faire s'il y a un lien significatif: un ami déjà présent à la paroisse, le curé qu'il connaît, une participation à une association proche de la paroisse, etc. Très brave celui qui, seul, ira frapper à la porte du presbytère pour offrir ses services, et ce, même si le presbytère est en plein village gay! On n'oublie pas des siècles d'exclusion si facilement!

Un autre défi: les sacrements. La réalité homosexuelle exclut quasi totalement la reproduction. Dans ces deux paroisses, peu d'enfants, donc peu d'initiation sacramentelle, mais celle qui se fait, jouit de l'association de ces deux paroisses. Cette entente permet de donner une excellente préparation sacramentelle aux enfants et ne pas disperser les énergies des catéchètes. De plus, des groupes

communautaires, comme Les Chemins du Soleil, aident aux devoirs des jeunes enfants qui reviennent de l'école. La collaboration apparaît fort positive. Quant aux funérailles, particulièrement celles de sidéens, nombreux dans le quartier, elles sont préparées par les curés et leurs bénévoles avec beaucoup de soin. Certaines paroisses du diocèse refusaient, il y a quelques années encore, de célébrer les funérailles de sidéens. Cette ouverture d'esprit face aux victimes du sida s'avère primordiale, pour des paroisses situées au coeur même du village gay.

Bref, deux paroisses qui tentent réellement de s'incarner dans leur milieu. Les curés actuels, quoique de façon fort différente, acceptent le principe de la coresponsabilité en laissant de la place aux laïques, homosexuels ou non, qui veulent s'impliquer en Église. Des exemples heureux: Sainte-Brigide possède sa chorale gay et Saint-Pierre-Apôtre, son autel aux victimes du sida. Un projet est dans l'air: la fabrique Saint-Pierre-Apôtre pourrait fermer ses portes et devenir sanctuaire, une sorte d'Église du Village; son territoire serait alors donné à la paroisse Sainte-Brigide. Une initiative qui donnerait toute la place à la population gay. Rares sont les projets qui se moulent si bien à la vie locale.

1.1.4 Le "faubourg à m'lasse"

Le "faubourg à m'lasse", qui s'étend au sud de la rue Ontario entre le pont Jacques-Cartier (rue de Lorimier) et la rue Frontenac, est une relique des années de

la “Grande Crise”³. Aujourd’hui, la Maison de Radio-Canada occupe une bonne partie du quartier de l’époque: elle en a rasé les maisons, mais a oublié de relocaliser sa population défavorisée. À partir de la fin du 19e siècle, de nombreux ruraux avaient émigré vers Montréal dans l’espoir d’y travailler comme journaliers. Lors de la Crise de 1929, beaucoup de ces gens, installés au sud de Montréal, près des grosses citernes (de mélasse entre autres), sont réduits aux “Secours directs”, Bien-être social du temps: ils étaient alors reconnus comme “les pauvres” de Montréal.

Encore aujourd’hui, la mentalité y est restée la même. Les taudis y sont plus nombreux que dans les autres quartiers défavorisés et ailleurs dans le quartier; quelques grands propriétaires ou spéculateurs possèdent une bonne partie des logements qu’ils laissent à l’abandon; les habitations à loyers modiques (HLM) subissent le même sort; les rats sont des compagnons habituels. Un petit flash: lors d’une visite pastorale, une paroissienne m’a dit qu’elle devait cogner à la porte de sa salle de bain avant d’y entrer: c’était le moyen d’apeurer les rats et de les inciter à se cacher pour qu’elle puisse avoir la paix! Ceux et celles qui y vivent peuvent difficilement faire part de leurs doléances: ne s’exprimant pas toujours très bien, ils ne sont pas entendus, encore moins écoutés. Un autre flash: une femme s’était plainte aux policiers que son petit garçon de trois ans avait trouvé un condom avec lequel il jouait; le policier lui a demandé ce qu’elle en avait fait et elle lui a répondu qu’elle l’avait jeté dans l’égoût. Le policier l’a alors sermonée parce qu’elle avait

³ La “Grande Crise” est la période suivant 1929 où après un crash boursier terrible, l’économie a chuté et des milliers de gens se sont retrouvés dans la misère.

pollué les égoûts de la ville et que c'était passible d'une amende! Je me demande si une plainte semblable aurait reçu un accueil identique dans un quartier plus cosu?

À l'instar du Village, la prostitution est très apparente. Toutefois, dans le Village, la prostitution est clairement homosexuelle ou travestie, alors que dans cette partie du Faubourg, il faut vraiment y regarder à deux fois car certaines femmes sont en réalité des hommes... surprise! Il n'en reste pas moins que quelques coins de rue très précis sont fréquentés par de jeunes dames, "en habit de travail", été comme hiver, qui attendent les clients, de jour comme de nuit. Un petit clin d'oeil: les heures de travail les plus payantes... de 5 à 7, matin et soir (c'est vraiment le "happy hour"⁴). Ce sont des jeunes filles, visiblement maltraitées: il n'est pas rare de voir des ecchymoses sur leur visage, leurs bras ou leurs jambes. En général, elles ne sont pas tellement jolies; celles qui le sont un peu plus restent peu de jours sur nos coins de rue: elles remontent plus à l'ouest où elles sont mieux payées. Les clients qu'on voit s'arrêter sont rarement les gens du coin, puisqu'ils sont habituellement en habit-cravate au volant d'une auto de l'année! Il y a quelques années, une réaction violente des mères de famille du coin... fatiguées de toujours ramasser des condoms et des seringues, elles ont fait un nettoyage en règle (avec bâtons de baseball et balais!) des prostituées et de leurs souteneurs. Résultat: les filles sont remontées plus à l'est dans le quartier Hochelaga. Elles sont revenues depuis!

⁴ Happy hour: l'heure de l'apéro après le bureau de 17h00 à 19h00 où les bars du centre-ville sont bondés.

1.1.5 Les paroisses du “faubourg”

La paroisse Saint-Vincent-de-Paul, au coin des rues Sainte-Catherine et Fullum, compte les paroissiens les plus pauvres de toute la région. Dirigée par les Clercs de Saint-Viateur, cette paroisse a répondu d’une façon assez originale à la pauvreté du coin: en plus d’assurer un dépannage financier, alimentaire ou autre, ses responsables ont laissé de la place à la spiritualité des gens. En effet, quelques communautés de base y ont vu le jour. Le CPP rassemble une bonne vingtaine de représentants d’organismes de la paroisse et se rencontre quelques fois par année. C’est un CPP un peu spécial qui favorise la prise de parole des gens et les aide dans leur implication. Cependant, les objectifs de la paroisse sont décidés par l’équipe pastorale et non par lui.

L’unité pastorale (à un seul curé) Sacré-Coeur-de-Jésus et Sainte-Catherine-d’Alexandrie a un fonctionnement tout différent! Quelques mots seulement sur la paroisse Sainte-Catherine, puisque le centre nerveux reste la paroisse Sacré-Coeur. L’église Sainte-Catherine est une des dernières à avoir été démolie dans le diocèse de Montréal. Le lieu de culte se situe désormais dans un centre communautaire (coin des rues Amherst et Robin). Le centre appartient à la Ville de Montréal qui, au cours des dernières années, a réduit progressivement l’espace consenti à la paroisse. En effet, bénéficiant d’une très grande salle, d’une salle moyenne et de quelques bureaux de dimension raisonnable il y a cinq ans, la paroisse n’a plus droit qu’à une toute petite salle les jours de semaine (on prête généreusement la salle de la bibliothèque pour le dimanche!) et à un minuscule bureau pour rencontrer les

paroissiens. Impossible d'y célébrer funérailles et mariages! Paradoxalement, les paroissiens, des personnes âgées surtout, restent très attachés à leur lieu de culte: ils sont bien prêts à célébrer ailleurs pour les grandes occasions, mais non pour les dimanches ordinaires.

Sacré-Coeur-de-Jésus a deux forces: son curé et le projet NIP (Nouvelle image de la paroisse)! Un curé dynamique, imaginatif, chaleureux et un projet du même ordre. À la Faculté de théologie, j'ai osé dire un jour: "Le curé fait la paroisse", et cela m'a attiré les foudres de mes confrères et surtout des mes consoeurs de cours. Cette boutade n'est peut-être pas "théologiquement correcte" mais il reste que dans les faits, sur le terrain, il est facile d'observer qu'un curé *animateur*⁵ donne vie à sa communauté. L'inverse est malheureusement aussi vrai. En effet, les forces vives d'un milieu paroissial se terrent et/ou se taisent si le curé est amorphe ou simplement indifférent. La paroisse Sacré-Coeur-de-Jésus en est un exemple criant. Le curé est un jeune, début de la cinquantaine (la moyenne d'âge de nos pasteurs est d'environ 63 ans...) qui s'est embarqué dans le projet NIP pour impliquer les gens pauvres du milieu. Il a réussi dans une certaine mesure, bien qu'il se retrouve présentement devant l'essoufflement des bénévoles qui assumaient plusieurs responsabilités. Le projet NIP demande une infrastructure relativement complexe avec des messagers, des chefs de groupes, etc. La paroisse Sacré-Coeur est subdivisée en cinq secteurs ayant chacun leur dynamisme propre. Malgré l'effort

⁵ Animer ne veut-il pas dire "donner la vie". "donner une âme". Dans le même ordre d'idées, on parle aussi de ré-animation, etc.

à fournir, les paroissiens s'impliquent de plus en plus, assistent aux nombreuses fêtes; les jeunes ont beaucoup de place dans les différentes célébrations, y compris les messes dominicales. Ici, le partage des responsabilités passe par une nouvelle vision de la paroisse: les gens décident, avec le curé et son équipe, des objectifs pastoraux pour une année. Ces objectifs sont morcellés en sous-objectifs semestriels qui sont affichés à l'intérieur comme à l'extérieur de l'église pour que tous les paroissiens se sentent partie prenante de l'action entreprise. Malheureusement, vu le manque de bénévoles impliqués, il semble que les décisions *de fond* soient prises par les quelques permanents. Difficile la coresponsabilité véritable!

1.1.6 Les autres milieux et paroisses du secteur Centre-Sud

Dans le Vieux-Montréal, la basilique Notre-Dame est le coeur d'une paroisse très spéciale. La plus ancienne de l'île de Montréal, cette paroisse a un statut particulier. De plus, elle gère le cimetière de la Côte-des-Neiges, ce qui comble une bonne partie de ses besoins financiers. Ses paroissiens sont les rares habitants du Vieux-Montréal. La fréquentation de sa basilique est surtout le fait de nombreux touristes. C'est pourquoi, les "Messieurs de Saint-Sulpice", qui la dirigent depuis les débuts de la colonie, mettent leur effort dans la liturgie. Les laïcs n'ont pas de place dans les grandes orientations de la paroisse.

La paroisse Saint-Jacques: un clocher dans une université! En effet, tout ce qui reste physiquement de l'ancienne paroisse Saint-Jacques, c'est le clocher puisque le lieu habituel de culte est devenu la chapelle Notre-Dame-de-Lourdes et

que les locaux de la paroisse sont imbriqués dans l'édifice de l'UQÀM. Ceci n'empêche pas toutefois une vie paroissiale somme toute assez intéressante malgré le peu de paroissiens, c'est-à-dire de résidents réguliers de ce centre-ville qui se vide littéralement à la fermeture des bureaux, des magasins et des bars. Une collaboration intéressante de cette paroisse et de la Maison du Père⁶ s'est établie à plusieurs niveaux.

Deux autres paroisses dans le secteur: Saint-Anselme et Saint-Eusèbe-de-Verceil. Saint-Anselme, un sous-sol d'église sans rez-de-chaussée (les fonds de la fabrique ont manqué avant l'achèvement de l'édifice!). Une petite paroisse si on exclut les Habitations Frontenac qui forment à elles seules une petite ville. En effet, ces trois grandes tours d'habitation abritent des centaines de personnes et possèdent sa propre chapelle (peu fréquentée toutefois!). Un curé qui essaie par tous les moyens de dynamiser une paroisse vieillissante et amorphe. Il a mis sur pied un CPP qu'il maintient à bout de bras (qui disparaît et renaît régulièrement) et a toutes les peines du monde à former son Conseil de fabrique à chaque année. Un curé qui utilise le spectre de la fermeture de la paroisse comme moyen d'émulation... sans grands résultats d'ailleurs! Somme toute, un curé plein de bonne volonté, mais qui se heurte à des problèmes plus gros que lui. Un projet de salle communautaire dans la partie arrière de son église est en voie de se réaliser: il en avait eu l'idée, mais il

⁶ La Maison du Père, tenu par les Pères Trinitaires, offre aux hommes itinérants la possibilité de passer une nuit dans un bon lit, au chaud, après avoir goûté un bon repas. Les personnes se présentent à partir de 16h00 et doivent quitter le lendemain pour 8h00. Des services connexes sont aussi offerts.

lui a fallu un jeune marguillier pour l'aider à mettre en branle un tel projet. Preuve supplémentaire qu'une responsabilité partagée avec les forces vives du milieu peut venir à bout du défi communautaire.

La paroisse Saint-Eusèbe-de-Verceil était vouée à la fermeture et à la démolition, il y a une quinzaine d'années. En effet, les marguilliers et marguillières avaient préparé et accepté la fermeture de leur paroisse. Au même moment, Mgr Grégoire, l'archevêque de l'époque, décidait, après le tollé de protestations qu'avait amené la démolition des églises Sainte-Catherine-d'Alexandrie et Saint-Georges, qu'aucune autre église ne serait démolie. Situation épineuse! La solution: remplacer le curé par un administrateur de première force qui aurait comme mission de maintenir la paroisse, de rénover l'église... et de faire accepter le tout par les marguilliers. Ce fut fait, l'homme trouvé, mandaté pour quelques six mois... au bout de vingt-deux ans, il y était toujours. L'édifice est relativement en bon ordre, mais la communauté est presque inexistante. C'était un curé au grand coeur qui accueillait les gens dans son presbytère. Il avait mobilisé diverses ressources, mais il n'était ni un rassembleur, ni un animateur de communauté. Saint-Eusèbe reste donc une communauté vieillissante, peu nombreuse, qui se rassemble seulement aux célébrations dominicales. Il n'y a pas de CPP, sauf sur les papiers officiels du diocèse; le Conseil de fabrique compte sensiblement toujours les mêmes personnes et s'occupe du quotidien essentiellement. Une situation délicate: le sanctuaire de Saint-Pérégrin a ses assises à la paroisse Saint-Eusèbe. L'Oeuvre de Saint Pérégrin, dirigé par un diacre permanent, accueille, une dizaine de fois par année, des

centaines de pèlerins, venus prier Saint-Pérégrin pour la guérison de leurs parents cancéreux. Ils viennent de partout. Cette oeuvre prend beaucoup de place à la paroisse et voudrait bien en prendre encore plus. Le curé a toujours négocié avec doigté pour éviter l'envahissement de sa paroisse. Mais comment comprendre l'envahissement d'une paroisse par des priants, sinon comme l'accomplissement d'une de ses missions? J'y reviendrai plus tard.

À la suite du départ tout récent du curé de Saint-Eusèbe, s'est formée l'unité pastorale Saint-Vincent-de-Paul et Saint-Eusèbe, avec son équipe "in solidum", c'est-à-dire trois prêtres qui se partagent le travail. Cette idée était dans l'air depuis quelques trois ans puisque les pasteurs (incluant celui de Saint-Anselme) se sont rencontrés au moins une vingtaine de fois durant cette période: ils en étaient venus, alors, à la conclusion que seul un changement de curés rendrait la chose possible! Ils ont eu raison.

Voilà sur le quartier Centre-Sud de Montréal ce que pourrait observer un promeneur attentif aux gens et à leur réalité ecclésiale. Terminons en jetant un dernier regard sur l'ensemble. Le Centre-Sud: un quartier pauvre, des paroisses pauvres (à une exception près). Un article du *Journal de Montréal*, en 1995, dédié à la pauvreté dans le Centre Sud, déclarait que la paroisse Saint-Eusèbe était la plus pauvre au Canada! Même si la statistique est sujet à discussion, il y a tout de même là un fait observable qu'on ne doit pas ignorer... Toutefois, un quartier qui sait se prendre en main avec une agente de pastorale sociale à temps plein, payée par les paroisses du coin. Une table de pastorale regroupant pasteurs, laïcs et groupes

communautaires qui fonctionne depuis très longtemps. Des prises en charge de grands dossiers comme l'opposition ferme à la fermeture éventuelle de la seule école secondaire du quartier, l'école Pierre-Dupuy. Chez Émilie et La Relance⁷ s'occupent des familles pauvres. Voilà autant de manifestations d'un désir de sortir de la misère. Mais l'exercice demeure ardu, compliqué et les résultats ne sont pas toujours probants. Certaines problématiques sont "sans poignées"; certaines pauvretés, irréversibles; la coresponsabilité, un concept vide de sens. Les enjeux sont complexes, les défis de taille. Comment arriver à les définir, sinon à plusieurs, voire communautairement?

1.2 SECTEUR SUD-OUEST DE MONTRÉAL

Un secteur, trois quartiers différents: Petite Bourgogne, Saint-Henri et Pointe Saint-Charles.

1.2.1 Promenade dans le secteur

Bizarrement, c'est un secteur où la pauvreté côtoie, sinon la richesse, du moins une certaine aisance. Quelques antiquaires de la rue Notre-Dame sont reconnus comme excellents; on y vient même de l'extérieur de la ville. Les condos de luxe et les HLM (habitations à loyers modiques) sont souvent construits côte-à-

⁷ Chez Émilie et La Relance sont deux groupes communautaires, parrainés par des communautés religieuses, qui s'occupent des familles en difficulté.

côte, ou mieux encore, face à face comme sur la rue Saint-Jacques entre Atwater et Vinet. Que peuvent penser les uns et les autres en regardant par leur fenêtre? À la Pointe Saint-Charles, véritable îlot, deux factions: l'une est formée des plus riches, anciens propriétaires, chefs d'entreprise et contremaîtres anglophones, et occupe surtout le territoire de la paroisse Saint-Jean; l'autre regroupe les plus pauvres, les ouvriers francophones qui vivent dans la paroisse Saint-Charles. Même si le contexte social a changé car il ne reste plus d'usines dans le coin, la mentalité, elle, est restée.

Ce coin de Montréal a toujours été celui des grosses familles pauvres. C'est encore vrai aujourd'hui. Les familles biparentales à quatre ou cinq enfants dont le père a perdu son emploi et vit de l'aide sociale représentent une bonne partie des habitants du quartier. La promiscuité est souvent une cause de violence conjugale et familiale, et d'inceste. En effet, l'homme devient souvent violent parce qu'il ne peut faire vivre convenablement sa famille et se venge de son incapacité sur ceux et celles qui l'entourent. De fait, bien souvent, il ne fait que reproduire ce qu'il a appris dans son enfance. Au CLSC Saint-Henri, une étude a démontré que 60% des femmes qui ont recours aux services du centre ont subi violence conjugale, familiale ou inceste. Un sondage-maison, en 1995, dans une école de quartier dont je tais le nom - car les résultats sont confidentiels et la méthode artisanale - indique un taux d'inceste de 52%! Parce que la femme et les enfants n'ont pas les moyens financiers, affectifs et psychologiques de se sortir de cet enfer, ils "endurent". Le problème de la pauvreté ne semble pas en voie de se régler: à la Pointe Saint-

Charles, les banques commencent à se retirer, parce qu'elles doivent consentir trop de prêts pour l'épargne qu'elles ont à gérer. Quant au marché Atwater, il est devenu hors de prix pour les gens du coin et se trouve fréquenté surtout par les gens du haut de la côte (Outremont, Westmount et Ville Mont-Royal), de même que par les gens de l'Île des Soeurs. Phénomène identique avec le marché Maisonneuve dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve. C'est toujours le même modèle, peu importe que ce soit pour les logements ou les magasins: on rénove et... cela devient inaccessible à la population du quartier.

C'est aussi un secteur où le "taxage" est très important dans les écoles, tant primaires que secondaires. De même, l'omniprésence des "*shylocks*"⁸, particulièrement la première semaine du mois à l'arrivée du chèque de bien-être social, et ce, au vu et au su de tous (certains restaurants de la rue Notre-Dame ont déjà leur réputation).

Deux petits flashes pour démontrer la place de la violence dans le quotidien des femmes: lors d'une rencontre d'information sur la violence faite aux femmes, une jeune femme est venue donner un témoignage. Après la rencontre, elle me disait combien elle était heureuse de vivre seule avec ses enfants depuis que les policiers l'avaient sortie de chez elle à 3 heures du matin alors que son mari la battait. "Tu as été chanceuse de pouvoir appeler les policiers", lui ai-je dit. "Ce n'est pas moi qui l'ai fait, mais ma mère, parce que mon mari était en train de m'étrangler avec le

⁸ Shylocks est un nom usuel pour parler d'un usurier qui prête à des taux prohibitifs et qui souvent n'hésite pas à utiliser la menace et la force pour obtenir ce qui lui est dû.

fil du téléphone!” , m’a-t-elle répondu sur un ton très naturel et sans émotion. Elle m’aurait raconté une chute en bicyclette que ça aurait eu l’air aussi banal: c’est cela la violence au quotidien. Une autre femme me racontait qu’à l’âge de cinq ans, alors que sa soeur en avait quatre, son père avait demandé à cette dernière d’aller lui chercher son cendrier. En l’apportant, la petite l’a échappé et il s’est brisé. Le père, dans une colère terrible, est allé chercher le marteau, a fait mettre les deux mains de la petite fille bien à plat sur la table et lui a cassé les dix doigts... les uns après les autres. Aujourd’hui, ces femmes vivent chacune avec un homme violent. À l’époque du récit, la plus jeune, qui était enceinte, appelait sa soeur quand son “chum” la battait. Cette dernière s’habillait illico, prenait l’autobus et allait battre le “chum” en question! Cette femme, estomaquée d’apprendre que je n’avais jamais subi de violence, ni de mes parents, ni de mon mari, ni de mon employeur, m’a demandé où “on trouve ça un homme non violent”. Pour elles, trouver un homme non violent, c’est comme gagner à la loto... une chance sur mille!

1.2.2 La pastorale dans le secteur

Au point de vue pastoral, deux caractéristiques distinguent le secteur. Une pastorale sociale se développe de plus en plus par le biais des communautés ⁹ plutôt

⁹ Il faut exclure la Pointe Saint-Charles, comme nous en reparlerons plus tard, car elle peut être considérée comme une île: seulement trois rues permettent d’y accéder. Le fait, en soi, semble banal, mais il s’est développé dans la Pointe une mentalité d’insulaires, où tout se décide sur place et ce qui vient d’ailleurs s’accepte difficilement.

que par l'engagement d'un agent ou d'une agente de pastorale sociale. Brièvement, voici la petite histoire de ce projet. Il y a quelques années, à la Table de pastorale du secteur, il a été décidé d'engager un agent ou une agente de pastorale sociale pour le quartier. Les besoins étaient criants. Une demande en bonne et due forme fut faite à l'Office de la Pastorale sociale du diocèse. Ce dernier nous fit part d'une exigence: une partie du salaire de l'agent ou de l'agente devait être assumée par les paroisses, question de bien montrer leur intérêt. Malheureusement, l'intérêt y était mais pas les sous. Le projet est tombé à l'eau. Le secteur a dû se prendre en main. Autour d'un des curés du coin, travailleur de rue dans l'âme, et émule de la théologie de la libération en plus, toute la pastorale sociale est devenue "l'affaire" du secteur, où tous et chacun se sentent concernés. Avec le recul... ce fut une bonne affaire. Faudrait-il repenser nos créneaux habituels de coresponsabilité?

Une deuxième caractéristique se remarque dans la mise sur pied d'unités pastorales à la grandeur du secteur. Cette dernière particularité a pris deux ans à se développer: elle a été mise en place par le Diocèse après avoir été pensée par le milieu. Précédemment, tout le secteur était composé de paroisses autonomes avec un curé. Durant une année, les membres de la table de pastorale (curés, agents et agentes de pastorale scolaire et paroissiale et le vicaire épiscopal) ont étudié le secteur pour finalement aboutir à la formation de quatre unités pastorales pour les neuf paroisses. Ils se sont donnés de janvier à septembre pour aviser les paroissiens et mettre en place les nouvelles structures. Le résultat: pour la Pointe Saint-Charles, deux paroisses, avec un seul curé; la Petite Bourgogne se transforme en une unité

pastorale, chaque paroisse conservant son curé et une équipe qui se partagent le travail; enfin, Saint-Henri forme deux unités pastorales avec deux curés: le premier avec trois paroisses, Saint-Zotique, Sainte-Élisabeth-du-Portugal et Sainte-Clotilde; le second avec deux paroisses, Saint-Henri et Saint-Irénée.

L'exercice s'est avéré profitable, mais difficile. En effet, quelques-uns en ont profité pour faire la "passation des pouvoirs" en douce, d'autres s'y sont accrochés; des curés ont laissé la porte ouverte à leur successeur, d'autres les ont empêchés de venir "sentir" pour leur montrer qu'ils n'étaient pas encore chez eux! Pas facile le changement même s'il avait été décidé par ces mêmes personnes! Mais après une année de fonctionnement, le "brassage" s'est avéré intéressant, puisque les personnes à partir desquelles se sont faits les aménagements connaissaient bien leur milieu, ses forces et ses faiblesses. Rien n'avait été imposé d'en haut.

Une autre curiosité du coin: une dizaine d'Églises d'autres confessionnalités sont très actives dans le milieu. Lors de la marche de la solidarité du 17 mai 1998 dans la Pointe Saint-Charles, ainsi que celle de 1999 dans Hochelaga-Maisonneuve, plusieurs de ces églises ont manifesté leur appui aux assistés sociaux, aux côtés de l'Église catholique. Un petit clin d'oeil: la lettre d'invitation de 1998 avait même été cosignée comme suit: P. Pierre Côté s.j. vicaire épiscopal de la Région Sud, et Mme Faye Wakeling, pasteure de l'Église Unie du Canada! Cela faisait chaud au coeur de certaines féministes du coin! Quand on veut, la coresponsabilité peut se démontrer tout autant symboliquement que pratiquement!

1.2.3 Quartier Saint-Henri

Moi qui avais toujours habité le Plateau Mont-Royal depuis ma plus tendre enfance, je n'avais jamais mis les pieds à Saint-Henri. Et je n'étais pas la seule! Il y a une quarantaine d'années, le quartier avait déjà la réputation d'être sale, d'être pauvre et d'être le lieu de la petite pègre à Montréal avec la famille Dubois! On ne s'y aventurait que parce qu'on y avait vraiment affaire! Pas question d'aller y faire du tourisme! Déjà à l'époque, les gens parlaient des habitants de Saint-Henri avec pitié: ils étaient pauvres! Une réputation méritée et peu enviable qui perdure encore aujourd'hui. Toutefois, lorsque nous côtoyons des gens qui habitent le coin depuis longtemps, on y remarque une ambiance familiale et d'entraide chaleureuse que nous ne retrouvons nulle part ailleurs. Les gens qui habitent le quartier depuis longtemps y semblent heureux et ne veulent pas en sortir. Bizarre que cette caractéristique n'ait jamais été observée de l'extérieur. À moins que cela prouve qu'il n'y a pas de pire aveuglement que nos "pré-jugés".

1.2.4 Les paroisses de Saint-Henri

Deux unités pastorales: une de trois paroisses (Saint-Zotique, Sainte-Élisabeth et Sainte-Clotilde) avec un curé et son vicaire, et l'autre de deux (Saint-Henri et Saint-Irénée) avec un autre curé et son équipe pastorale.

Faire une unité pastorale avec trois paroisses, c'est tout un défi! De plus, les trois paroisses en question sont particulièrement originales. L'église de la paroisse Saint-Zotique est un monument quasi historique; la fabrique y est endettée mais juste

sous la ligne de flottaison, avec une équipe de laïcs bénévoles impliqués dans la pastorale liturgique et sacramentelle. Sainte-Élisabeth-du-Portugal est une paroisse à problèmes financiers. Peu de gens fréquentent ce lieu de culte partagé avec la communauté coréenne qui a, elle, la grosse assistance; le lien entre les deux groupes n'a jamais été particulièrement fraternel, sans compter que l'équipe de marguilliers et de marguillières de Sainte-Élisabeth est relativement costaude. En effet, ce sont ces mêmes personnes qui ont tenu tête à la Commission scolaire de Montréal qui voulait fermer leur école... l'école est restée ouverte! Ce n'est pas peu dire! Preuve qu'il ne faut pas confondre personne appauvrie et personne démunie. Sans être pauvre comme la gale, ces marguilliers et marguillières ne vivent pas dans l'aisance. Toutefois, lorsque vient le temps de travailler dur pour leur principe, ils le font avec conviction et surtout détermination... en ce sens, ils ne sont aucunement démunis! Enfin, Sainte-Clotilde est une paroisse qui a son lieu de culte dans un centre d'accueil pour personnes âgées. Faute de moyens financiers, la paroisse y loue depuis quelques années de moins en moins de locaux. Peu de personnes bénévoles s'impliquent dans cette paroisse, la clientèle étant particulièrement des personnes âgées. De plus, le curé précédent travaillait seul et provoquait peu l'implication des laïcs. Trois paroisses, trois univers...

Pour l'aider, le curé de l'unité pastorale avait un vicaire d'origine vietnamienne et un CPP mis sur pied dès son entrée en poste. Celui-ci avait pour mission de garder la couleur de chacune des communautés en décidant des objectifs pastoraux pour les trois paroisses. L'expérience des personnes était différente: les

gens de Sainte-Clotilde n'avaient aucune histoire de coresponsabilité; ceux de Saint-Zotique étaient, au contraire, habitués de partager la mission; ceux de Sainte-Élisabeth, habitués à se battre, se sont aperçus que leur ancien CPP n'était en fait qu'un comité de liturgie et que, par conséquent, ils devaient changer, du tout au tout, leur façon de faire. Le mandat du curé était donc de faire une unité avec des pièces particulièrement disparates: il a vécu, croyez-moi, des moments assez éprouvants! Mais aujourd'hui, il a de quoi en être fier: l'exercice s'est avéré profitable et le défi est relevé puisque l'équipe qui l'entoure partage les grands défis d'une **unité pastorale à trois couleurs** .

La deuxième unité pastorale, celle de Saint-Henri et Saint-Irénée, avait un drôle de défi: en effet, alors que la deuxième paroisse avait une longue histoire de coresponsabilité avec son pasteur, celle de Saint-Henri vivait au contraire sous le regard paternel d'un curé charismatique. Le curé de la nouvelle unité devait donc faire un CPP commun avec ces deux communautés, partager les bénévoles entre les différents comités, et ce, sans que les gens de Saint-Irénée "bouffent tout cru" ceux de Saint-Henri qui n'avaient pas l'habitude de prendre certaines décisions et responsabilités. Le curé et son équipe prennent encore beaucoup de décisions unilatéralement. Il faut bien que les choses se fassent, que la roue tourne... Même aux dépens de la coresponsabilité? Peut-être! La tâche est ardue mais instaurer des habitudes de prise en charge collective est-il uniquement une question de temps?

1.2.5 Quartier de la Petite Bourgogne

En gros, le quartier de la Petite-Bourgogne s'étend du centre-ville à la rue Atwater, du fleuve à l'autoroute Ville-Marie. Il y a plusieurs années, la drogue faisait des ravages terribles; la police a fait un bon ménage, mais cela recommence à nouveau depuis quelque temps. C'est aussi le lieu de la guerre entre francophones et anglophones... Noirs (Haïtiens contre Jamaïcains): avec un certain répit depuis le grand nettoyage policier mais encore là, on assiste à une récidive.

C'est le coin des HLM face aux condos de luxe, dont je faisais mention plus haut. En effet, dans la Petite Bourgogne, l'aisance et la misère se côtoient très facilement. Étrangement, les gens aisés ont tendance à s'habiller très "pauvrement": vous devriez rencontrer Diane Dufresne, une résidente du coin, qui va faire son épicerie au marché Atwater! Méconnaissable!

1.2.6 Les paroisses de la Petite Bourgogne

L'unité pastorale de la Petite Bourgogne regroupe deux paroisses, Sainte-Cunégonde et Saint-Joseph, dont les églises sont déclarées monuments historiques. Les deux curés qui la dirigent sont deux personnages typés. Les deux équipes travaillent différemment, mais conjointement. Chaque paroisse a une agente de pastorale très impliquée avec les paroissiens, particulièrement les plus appauvris. Un projet est dans l'air: la formation d'une équipe appuyée d'un comptable laïque pour s'occuper de l'administration des deux paroisses, laissant ainsi aux prêtres la possibilité de se consacrer uniquement à la pastorale.

1.2.7 Quartier Pointe Saint-Charles

La Pointe Saint-Charles est un îlot refermé sur lui-même. À cause du canal Lachine, des autoroutes 10 et 15, du fleuve et de nombre de voies ferrées, trois rues seulement permettent l'accès à la Pointe et ce, par trois ponts: Des Seigneurs, Charlevoix et Wellington. Un îlot et une mentalité d'insulaires! En effet, les gens de la Pointe se mêlent difficilement, sinon pas du tout, aux gens des quartiers environnants. Un flash pour comprendre: la Clinique communautaire de Pointe Saint-Charles, modèle d'origine des CLSC à la grandeur du Québec, s'appelle toujours la Clinique Communautaire de Pointe Saint-Charles!

La Pointe Saint-Charles a une histoire qui ressemble à celle du Québec en général: des patrons anglophones relativement à l'aise possédaient les usines et les dirigeaient de mains de maître face à des journaliers francophones pauvres qui étaient à la merci de l'humeur de leurs patrons. Ces journaliers changeaient d'emploi souvent, mais toujours dans les usines de la Pointe. Depuis la dernière guerre, ces usines ont fermé leurs portes les unes après les autres. Avant, les gens de la Pointe pouvaient vivre presque en autarcie grâce aux usines; maintenant, la majorité vit grâce à l'aide sociale.

1.2.8 Les paroisses de la Pointe Saint-Charles

L'histoire de la Pointe, c'est aussi l'histoire de ses paroisses. Si vous vous promenez sur la rue Centre, vous serez surpris d'y voir deux très grosses églises côte à côte; Saint Gabriel, paroisse anglophone fondée en 1873, et Saint-Charles, paroisse

francophone fondée en 1883. Deux paroisses, une pour les anglophones, l'autre pour les francophones... pas de chicane! Mais l'histoire ne s'arrête pas là: en 1946 est fondée la paroisse Saint-Jean, paroisse francophone pour les patrons de la Pointe qui ne voulaient pas se retrouver le dimanche aux côtés de leurs employés! C'est une paroisse avec peu de territoire, une petite église et des moyens financiers plus intéressants qu'à Saint-Charles. Depuis les débuts, Saint-Charles a toujours voulu "manger" Saint-Jean: mission accomplie, puisque la fabrique Saint-Jean fermera éventuellement ses portes, tous les registres étant déjà déménagés et l'église vendue. Depuis ce "grand bouleversement", les deux paroisses forment une unité pastorale et travaillent de concert sous la direction d'un seul curé.

À cause de cette mentalité très autonome et indépendante, la coresponsabilité reste difficile. Puisqu'il a le vent dans les voiles, le curé a tendance à prendre ses décisions pour les faire entériner... après coup. Il a su, toutefois, s'entourer de personnalités assez fortes qui, souhaitons-le, le conseilleront dans ses décisions. Mais la coresponsabilité dépasse-t-elle la consultation, aussi avisée soit-elle? Les questions s'accumulent; le temps est venu de m'arrêter un peu...

1.3 ARRÊT UN: Premier essai de problématisation

Ce premier arrêt se veut à l'image de celui qu'on retrouve au coin de la rue: on arrête, on regarde aux alentours, parfois on hésite sur la direction... et on repart!

Réfléchissons donc à partir de l'observation des quartiers Centre-Sud et Sud-

Ouest. Une première constatation: la pauvreté ne date pas d'hier. En effet, ces deux quartiers ont la réputation d'être pauvres depuis fort longtemps. De plus, *la pauvreté n'a pas vraiment changé au cours du dernier siècle*; je la qualifierai de **pauvreté historique**. C'est toujours le vieil adage "né pour un petit pain"... C'est le premier défi à relever, celui qui doit précéder tous les autres: sortir d'une "mentalité de pauvre" ou "de laissé pour compte". La personne-type de ces quartiers se sent toujours diminuée, sans expertise, inefficace, incompétente. C'est ce qu'elle a toujours pensé, tout comme ses parents avant elle d'ailleurs. Comment promouvoir une participation à l'élaboration d'objectifs d'envergure, comme dans le CPP d'une paroisse pauvre?

C'est malheureusement la population à laquelle nous avons à faire dans ces deux quartiers: des familles à très faibles revenus vivant de l'aide sociale ou d'un maigre salaire, des journaliers sans compétence autre que leur force de travail et leur bonne volonté, des personnes qui connaissent peu ou pas leurs droits... ainsi que leurs devoirs malheureusement, puisque les uns ne vont pas sans les autres. Des gens qu'on accuse de profiter au maximum du système, alors qu'en réalité ils vivent chichement et ont perdu cette dignité que génère le travail. Une image sociale nettement négative... Et une image qui date de la fin du siècle dernier, sinon avant.

Ce sont ces mêmes personnes, rappelons-le, que nous appelons à devenir coresponsables dans nos paroisses. Nous avons souvent tendance à tracer un portrait statistique de la population de ces quartiers défavorisés et ensuite à parler de "notre monde" comme si l'un et l'autre étaient deux entités différentes. Pourtant ce sont

les mêmes personnes. Lorsque nous vivons dans un quartier, il déteint sur nous obligatoirement. Cette image de “perdus à l’avance” caractérise les membres des communautés chrétiennes à qui on veut donner le plus de responsabilités possibles. Ce que nous leur demandons, *ils et elles ne l’ont jamais fait*: prendre des responsabilités importantes qui engagent aussi les autres, gérer de fortes sommes d’argent, s’impliquer dans des activités régulières et ce, pour une longue période de temps. Depuis des générations, cette population vit dans la pauvreté où tout est bataille pour la survie. Elle n’a jamais été consultée et ne se sent bien que parmi ses semblables: comment peut-on lui demander de changer subitement et de devenir des gestionnaires d’argent et d’idées. On lui demande non seulement de s’impliquer d’une façon durable dans une structure nouvelle mais aussi de changer sa façon de se percevoir, de percevoir sa vie. En effet, pour une personne qui a toujours été marginalisée, gérer, investir, planifier ne fait pas partie de son quotidien, car celui-ci oblige une vue à court terme et des réactions “sur le tas”... On lui demande de faire pour une communauté ce qu’elle n’arrive pas à faire pour sa famille. Dans les milieux pauvres, inconnus les excédents monétaires à faire fructifier! Inconnus les placements à hauts rendements!

Quant au village gay, au premier coup d’oeil, il semble loin de cette pauvreté historique. C’est tout de même nouveau cette désinvolture des personnes homosexuelles qui s’affichent ouvertement. Ce qui n’est pas nouveau, par contre, ce sont les réactions provoquées par la différence et le hors-norme: elles sont identiques à celles provoquées par la pauvreté: surprise, hilarité, pitié,

incompréhension, agressivité, etc. Ce qui est vrai pour les homosexuels est aussi vrai pour les personnes de petite taille, les personnes handicapées, les personnes ayant une maladie mentale, etc. Pour les gens “dits normaux”, “l’anormalité” est une occasion d’exclusion. Serions-nous tombés dans cette trappe? Bien inconsciemment, bien sûr, car loin de les fuir, nous les réclamons sur nos comités et nos groupes de travail. En fait, *nous demandons à des marginalisés de nous aider alors que ce serait plutôt à nous de le faire*, en tout cas, il me semble! C’est tout un contrat! Non seulement, cela veut dire adapter nos façons de travailler, mais abolir nos préjugés, nos résistances, nos images de la pauvreté.

De plus, les personnes appauvries, en partie pour les raisons expliquées plus haut, manquent souvent de stabilité, d’organisation, de régularité. Comme Église il faut apprendre à accepter ces difficultés supplémentaires, mais surtout à accompagner et à soutenir les gens. Plus même, **pourrions-nous contribuer à les sortir de cette pauvreté?** Est-ce que le but ultime de tout exercice de coresponsabilité ne demeure pas le bien-être et la dignité de la personne, membre de la communauté? Cela devrait-il nécessairement passer par la prise en charge de responsabilités ecclésiales? Peut-être faudrait-il aussi se demander si ces gens veulent davantage de responsabilités? Pour nous, la liberté de la personne passe par la prise en charge collective, par la responsabilisation communautaire. Pour qui nous prenons-nous pour imposer notre façon de voir? Au nom de qui prenons-nous ce droit? Pourquoi devrait-on l’imposer? Depuis toujours, nous leur avons demandé de changer pour devenir semblables à ce que nous sommes. Pourquoi toujours

demander le changement au lieu d'accepter les personnes telle qu'elles sont? Pourquoi ne serait-ce pas notre attitude qui serait à changer, pour une fois? La balle serait-elle maintenant dans notre camp?

1.4 SECTEUR HOCHELAGA-MAISONNEUVE

Le quartier Hochelaga-Maisonneuve est un des rares quartiers de Montréal dont la délimitation géographique est claire et acceptée de tous (des différents paliers de gouvernement, de la commission scolaire et de ses résidents). Il forme un quadrilatère limité par les rues Sherbrooke au nord et Viau à l'est, par le fleuve au sud et par une voie ferrée entre les rues Bercy et Dézéry à l'ouest. En gros, le quartier tourne autour du Stade Olympique. Le boulevard Pie IX sépare le quartier en deux: Hochelaga à l'ouest et Maisonneuve à l'est.

1.4.1 Promenade dans le quartier

Au début du siècle, les ouvriers logeaient à proximité des usines, mais les patrons et les contremaîtres y résidaient aussi, particulièrement dans Maisonneuve (les professionnels sur le boulevard Pie IX). C'est pourquoi, encore aujourd'hui, il est un peu mieux entretenu que les autres quartiers pauvres et une impression de propreté s'en dégage. Peu à peu, les usines ont fermé et les ouvriers se sont retrouvés au chômage d'abord et sur l'aide sociale ensuite...

Aujourd'hui, nous y rencontrons bon nombre de familles monoparentales,

habituellement dirigées par une femme. Celles-ci, encore toutes jeunes filles, ont souvent plusieurs enfants. Les familles de quatre ou cinq enfants ne sont pas rares, mais il y a peu d'hommes. Les familles biparentales, traditionnelles ou reconstituées sont peu fréquentes. Les femmes restent donc seules avec leurs enfants et doivent supporter le poids de leur solitude et de la pauvreté qui s'y associe. Toutefois, certains travailleurs sociaux affirment que les hommes sont quelque part et que ce ne serait que pour les gens du Bien-Être social que les hommes seraient absents! Assertion difficilement prouvable...

Trois problèmes graves en découlent: le cercle vicieux de la pauvreté, de la prostitution et de la drogue. La femme enceinte qui se nourrit mal, parce qu'elle n'a pas les moyens de faire mieux, aura possiblement un bébé à petit poids. Ce bébé sera maladif, aura tendance à pleurer souvent et deviendra un hyperactif à la maison et plus tard à l'école (avec tous les problèmes de décrochage scolaire et de drogue que cela entraîne): de quoi mettre la maman dans tous ses états! Comme cette femme est seule, sans le support d'un conjoint, qu'elle n'a pas les revenus adéquats pour faire garder ses enfants et s'aérer l'esprit, elle deviendra éventuellement violente, frappera son enfant ou lui fera subir le poids de sa dépression en le culpabilisant: c'est mal partir dans la vie!

Ce problème peut se compliquer davantage. Si la jeune mère - qui est souvent sans formation - n'a pas suffisamment d'argent pour nourrir sa famille, la dernière semaine du mois, elle devra éventuellement recourir à la prostitution (en amenant son bébé à son lieu de travail quelquefois!). Ces femmes représentent 10%

de toutes les prostituées du quartier. Cette solution ne viendra pas nécessairement à la tête de toutes les femmes confrontées à la pauvreté, mais comme la prostitution est omniprésente dans le quartier, cela devient plus facile d'y avoir recours: le quartier est renommé pour ses quelques 200 prostituées, qui sont à 90% des résidentes. De plus, la violence physique et psychologique des souteneurs, tout comme celle des clients d'ailleurs, reste le lot quotidien de ces femmes vieillies avant l'âge, dont l'avenir est bloqué. Étrangement, même lorsqu'elles en sortent, elles y reviennent tout naturellement selon leurs besoins d'argent, comme si elles ne connaissaient aucun autre moyen de subsistance. Une anecdote pour comprendre: une femme dans la trentaine avancée, qu'on nommera Claire, travaille comme cuisinière dans un centre d'aide aux prostituées qui veulent s'en sortir (ce centre offre le gîte, d'une nuit à deux ans, et tout le soutien possible pour que ces femmes réintègrent le marché du travail). Claire y travaille depuis quelques années après être sortie elle-même de cet enfer. Elle m'a confié qu'ayant besoin d'un certain montant d'argent l'année précédente, elle avait tout bonnement repris son poste au coin de la rue... le temps d'épargner la somme nécessaire! Jamais l'idée ne lui était venue d'aller emprunter à la banque; pourtant, elle avait un salaire régulier, un poste assuré et le prêt lui aurait été sûrement accordé. La prostitution est un milieu de travail, mais c'est aussi une façon de penser.

Comme la prostitution reste un métier assez spécial et qu'il s'exerce difficilement "à froid", les femmes commencent assez rapidement à se droguer. C'est le début d'un autre cercle vicieux: on se drogue pour se prostituer et on se

prostituée pour payer sa drogue qui devient un besoin de plus en plus grand et de plus en plus coûteux... On ne peut passer sous silence le rôle du souteneur qui pousse “ses filles” à la consommation pour s’assurer une meilleure prise sur elles.

Vient alors s’accoler à la prostitution tout un réseau de revendeurs de drogues plus ou moins fortes, avec comme trame de fond, la guerre des Hell’s Angels et des Rock Machine pour le monopole de la vente de drogues dans Hochelaga-Maisonneuve. Nous connaissons tous la violence que cela a entraîné depuis quelques années. Selon des statistiques du CLSC Hochelaga-Maisonneuve, une porte sur trois dans le quartier serait liée au milieu de la drogue de façons diverses: vendeur, consommateur, etc.

Pour toutes ces raisons, le quartier est hautement criminalisé: de nombreux vols faits par des gens “en manque”, de la violence “gratuite” exercée par des drogués, etc. Les résidents ont peur et ne sortent plus la nuit, particulièrement les personnes âgées. Les gens déménagent en moyenne aux cinq ans. Les femmes, souvent sollicitées par des clients éventuels (et même apostrophées par des policiers trop vaillants), n’aiment pas sortir seules, même en plein jour. Le sida sévit à l’état épidémique; les enfants jouent dans les ruelles avec des seringues et des condoms usagés! Un curé du quartier disait à des policiers de la G.R.C. qu’il croyait son coin assez violent. La réponse d’un des policiers a été on ne peut plus éloquente: “Pauvre monsieur le curé, il y a dans un périmètre d’un kilomètre autour de votre église, une centaine de criminels surveillés régulièrement par la S.Q. C’est-y assez criminalisé à votre goût?”

1.4.2 Les paroisses d'Hochelaga-Maisonneuve

Dix paroisses dans Hochelaga-Maisonneuve, dont cinq à la queue leu leu sur la rue Adam. Des dix paroisses, quatre ont de très grosses églises à entretenir: pas tous des monuments historiques, mais presque! Quelques paroisses seulement disposent d'églises sans aucune valeur historique, mais bien adaptées aux besoins actuels, c'est-à-dire petites, chaleureuses, conviviales: Saint-Barnabé, Saint-Mathias, Sainte-Marie-de-la-Médaille-Miraculeuse. Ce pourrait être si simple comme changement: on ferme les grosses églises, on garde les petites! Ce serait faire peu de cas des communautés. Mais finalement, nous allons y arriver tout de même, après plus d'un an de travail avec les marguilliers et marguillières, les membres des CPP et les paroissiens. En effet, la demande de fermeture des paroisses Saint-Barnabé et Saint-Clément (qui deviendra une nouvelle entité) de même que celle des paroisses Saint-Nom-de-Jésus et Saint-Mathias (pour devenir aussi une nouvelle entité) sont présentement sur le bureau du Cardinal; ces fermetures sont prévues pour le 31 décembre 1999. Restent les aspects juridiques¹⁰.

Il y a quelques années, lors d'une rencontre avec les marguilliers et marguillières du secteur, nous nous sommes rendus compte que les dix paroisses ensemble généraient des revenus qui pouvaient rencontrer leurs dépenses. Toutefois,

¹⁰ Il existe une loi provinciale qui donne un pouvoir de taxation aux municipalités lors de transferts de propriétés, c'est la taxe de mutation (dans le langage courant, on l'appelle la taxe de bienvenue). L'archevêché de Montréal et le Gouvernement du Québec sont présentement en négociations pour éviter cette taxe d'environ 40 000\$ à chaque fermeture de fabrique. C'est pour cette raison que tout est présentement en attente.

la richesse (ceci est un bien grand mot!) n'est pas répartie également: certaines paroisses ont un "petit compte en banque", alors que d'autres vivent sur leur marge de crédit. Le partage des argents se fait facilement sur papier, mais dans la vie c'est autre chose. En effet, les quelques paroisses qui ont des dépôts à terme, ont tout juste un coussin pour parer à une réparation majeure de la toiture ou du système de chauffage. Elles ne sont donc pas intéressées à donner ce coussin pour aider la paroisse voisine et se retrouver, s'il y avait une urgence, au même point que cette dernière. Le problème de la coresponsabilité ne se vit pas seulement dans les CPP, mais aussi entre les paroisses! Par contre, pastoralement, les paroisses du secteur commencent cependant à travailler de concert et ce, même entre unités pastorales.

De plus, depuis un an déjà, les curés de la rue Adam ont mis sur pied ensemble un cours de préparation au mariage, adapté aux couples du secteur Hochelaga-Maisonneuve. Une première série de cours s'est avérée très intéressante et les couples l'ont grandement appréciée. L'expérience se poursuit. Est-elle annonciatrice d'une plus grande collaboration? C'est à suivre.

Sauf dans deux cas, les paroisses du secteur ont des CPP qui fonctionnent relativement bien. Les bénévoles qui y participent sont toutefois des gens un peu mieux nantis que la population en général. Seul le CPP de la paroisse Très-Saint-Rédempteur est parvenu à recruter des personnes à l'image du quartier. Cet état de fait est facile à comprendre. En effet, les femmes cheffes de famille monoparentales, qui forment le groupe majoritaire, peuvent difficilement se trouver une gardienne d'enfants fiable et régulière afin de participer aux réunions. De plus,

pour ces femmes seules, assister à une rencontre c'est dépenser de l'argent, puisque la gardienne doit être payée. Quant aux prostituées et aux drogués, n'y pensons même pas... C'est pour ces raisons évidentes que nos bénévoles impliqués en paroisse sont habituellement des petits salariés et des gens à la retraite, bénéficiant d'une certaine aisance (attention! Relativisons en fonction du milieu) qui peuvent donc se permettre de donner du temps à la paroisse.

Il existe dans le milieu une sensibilité particulière à la pauvreté. Nous assistons, depuis quelques années, à une réorganisation des Conférences Saint-Vincent-de-Paul en un guichet unique, car la Société ne pouvait plus assurer les services adéquats dans chaque paroisse. C'est en partie pour cette raison que l'église Saint-Barnabé a été transformée tout spécialement: le tiers de ses bancs arrière a été enlevé de part et d'autre de l'allée centrale, un congélateur et un réfrigérateur ont été installés; le jubé a été converti en un magasin pour denrées non périssables. Soulignons qu'on a évité les ronchonements en réalisant la transformation avec un goût artistique extraordinaire.

Par ailleurs, avec le Carrefour d'alimentation et de partage (C.A.P.) Saint-Barnabé, ses rencontres et ses repas quotidiens et surtout son magasin-partage du temps de Noël qui aide près de 200 familles, l'aide aux personnes pauvres est devenue plus que du dépannage. Il en va de même du Chic Resto-Pop qui offre non seulement 900 repas par jour incluant les repas donnés aux enfants dans les écoles, mais aussi une insertion au travail pour les gens du coin qui aiment travailler dans la restauration. Ces deux organismes n'ont pas vraiment de lien avec les paroisses,

même s'ils sont installés dans le presbytère et le sous-sol d'une église, si ce n'est une difficulté à s'entendre avec le curé et le Conseil de fabrique!

Les rapports entre l'Église et les groupes communautaires sont en effet toujours difficiles: des blessures, qui datent de plus de vingt ans parfois, sont encore très douloureuses et ce, de part et d'autre. Cette situation n'est malheureusement pas unique à Hochelaga-Maisonneuve. Toutefois, le dialogue, même s'il est pénible, semble reprendre depuis quelque temps. Tant mieux, puisque nous portons, Église et groupes communautaires, la même responsabilité: l'aide aux personnes pauvres. Mais une responsabilité côte à côte n'est pas encore une coresponsabilité. Continuons notre tournée.

1.5 SECTEUR PLATEAU MONT-ROYAL

Le Plateau Mont-Royal s'étend au pied du Mont-Royal - d'où son nom - du côté nord de la rue Sherbrooke à la voie ferrée du CN, des limites d'Outremont à l'ouest aux Usines Angus à l'est. Pour rendre la chose plus intéressante, le quartier se scinde est-ouest à la rue Saint-Denis; il compte d'autres rues-limites quasi infranchissables: Saint-Laurent, Papineau et, de façon moins importante, De Lorimier.

1.5.1 Promenade dans le quartier

Le quartier Plateau Mont-Royal est un quartier un peu différent des trois

précédents car il a une histoire de quartier “riche” qui ne s’est métarmorphosé que depuis une cinquantaine d’années.

Du côté ouest, le Plateau Mont-Royal est celui des communautés ethniques. Dans le nord-ouest, la communauté juive, calme mais remarquable avec ses surprenants hassidim, “leurs boudins” sortant de la kappa ou du chapeau noir à large bord, leurs femmes habillées richement mais à la mode des années ‘30, et leur ribambelle d’enfants côtoie la communauté grecque, colorée et enjouée dont les hommes, pour qui les entend sans les comprendre, ont toujours l’air de “s’engueuler” copieusement. Plus au sud, les Portugais se partagent le territoire avec beaucoup d’autres communautés ethniques moins populeuses. Quant au côté est du Plateau, la population y est nettement francophone, quoique les communautés ethniques soient de plus en plus présentes.

Le boulevard Saint-Laurent - qui sépare la ville de Montréal en est et ouest - n’a plus l’importance, ni le “glamour” qu’on lui connaissait au début du siècle. Elle était alors la rue des transactions commerciales avec ses magasins, ses marchés de fruits, de légumes et d’animaux vivants et ses boutiques exotiques. Par contre, elle a gardé la réputation peu enviable d’être le lieu de la prostitution: ne parle-t-on pas toujours du coin Saint-Laurent - Sainte-Catherine comme étant LE coin! De plus, le *Red Light* du début du siècle, reconnu pour ses maisons closes, “débordait” du boulevard, de part et d’autre, jusqu’à la rue Sherbrooke. Aujourd’hui, le boulevard Saint-Laurent a encore des boutiques et des restaurants et ce, jusqu’à l’avenue du Mont-Royal; après... plus rien. L’histoire y a fait bizarrement les

choses!

D'autres rues ont, par contre, gagné en charme avec restaurants, bistros et terrasses: Saint-Denis, Laurier, Duluth et Prince-Arthur. Quant à l'avenue du Mont-Royal, elle change de "look" passant des boutiques branchées et/ou délabrées à l'ouest pour devenir une rue de bars vers l'est. C'est une avenue qui se cherche: elle passe du commercial à la restauration, des boutiques "high class" au "tout-à-1\$", des fast food aux bars...

Les gens qui habitent le Plateau ont changé eux aussi. Il y a cinquante ans, le Plateau avait une image relativement homogène: des maisons à trois étages, bien entretenues par le propriétaire qui demeurait au rez-de-chaussé. La population, sans être à l'aise, subvenait à ses besoins: l'histoire de toute une vie était bien souvent d'économiser suffisamment d'argent pour s'acheter une auto! Ce fut du moins l'histoire de ma famille et des voisins qui nous entouraient! C'était un quartier, qui avait bien sûr ses rues plus pauvres, comme celles des "immigrants" par exemple. Toutefois, les rues Garnier, Fabre, Marquette étaient considérées comme le "high class": pour dire comment tout est relatif, puisque j'y habitais!

Aujourd'hui, le Plateau a un visage un peu différent. D'abord, c'est un milieu d'artistes: beaucoup de comédiens, chanteurs et écrivains y habitent. Michel Tremblay est sûrement le plus significatif avec ses *Chroniques du Plateau Mont-Royal*, racontant la vie du quartier. Le Rideau Vert, la Licorne, les Grands Ballets Canadiens et d'autres sont établis dans le quartier. Il y a des personnes âgées mais aussi des étudiants, puisque l'Université de Montréal et l'Université du Québec sont

à deux pas. Selon les statistiques du CLSC, une porte sur deux abrite une personne seule.

Le Plateau reste malgré tout un quartier pauvre, mais d'une pauvreté un peu spéciale. En effet, le quartier compte deux fois plus de personnes ayant atteint le niveau universitaire que la moyenne québécoise, soit 36% contre 18%. Les pauvres du quartier sont des gens instruits! Des jeunes universitaires qui n'ont pu se trouver d'emploi, des personnes de 50 ans et plus qui ont perdu le leur sans pouvoir trouver autre chose. Peu de familles, puisque les maisons, souvent des 4½ qui sont en réalité deux pièces doubles, ne sont pas bâties selon les sensibilités d'aujourd'hui, où chacun doit avoir son intimité.

Malgré tout, c'est aussi un coin de "yuppies", de jeunes couples professionnels, sans enfants, qui mettent un peu d'argent sur la rénovation d'une maison avant de la vendre et de fonder leur famille en banlieue. C'est un milieu attrayant où les gens s'installent pour le plaisir, même s'ils n'en ont pas toujours les moyens. Il n'est pas rare de voir des voisins de palier, afficher respectivement un intérieur décoré avec art, goût et luxe et un mobilier réduit au strict minimum, pauvre et sans intérêt, sans aucune décoration. De même, une visite des banques - le premier du mois - montre la cohue de personnes sur l'aide sociale: une autre situation qui ne trompe pas! Un simple passant pourrait confirmer ces observations. Cependant, il aurait plus de difficultés à discerner ce qui se passe vraiment dans les communautés chrétiennes.

1.5.2 Les paroisses du Plateau

Comme nous avons à faire à des personnes instruites, le langage doit s'adapter à cette catégorie de personnes. Cela est, en fait, un des plus grands défis des curés du secteur. Les habitants du quartier ont besoin de pasteurs qui leur ressemblent et qui savent leur parler. Les paroles vides et apprises par coeur ne passent pas.

Neuf paroisses sur le Plateau Mont-Royal... aussi variées les unes que les autres. Du monument historique à la manufacture reconvertie en église, on a de tout sur le Plateau. Toutefois, une constante: les problèmes financiers, à plus ou moins grande échelle; jamais de tranquillité d'esprit dans ce domaine. Comme ailleurs, peu de fréquentation dominicale, peu de mariages et de funérailles (les gens ont tendance maintenant à faire une courte célébration au salon funéraire), donc des revenus amoindris. Toutefois, les dépenses restent toujours importantes.

Dans le Plateau, la pastorale a toujours causé un problème d'animation: les pasteurs du quartier sont tous, sans exception, des leaders. Ils ont tous des personnalités très fortes et très diversifiées. À cause de cette situation, le travail d'équipe est souvent compromis. Beaucoup prennent des initiatives et placent les autres devant le fait accompli: des projets pour l'ensemble du quartier s'avèrent difficilement réalisables. Chacun agit comme un petit roitelet et refuse une idée qui ne vient pas de lui; il s'emploie à la démolir avec plaisir!

Cette façon de faire influence l'engagement des laïcs dans la pastorale. Il y a des CPP dans la moitié des paroisses, mais beaucoup vivent des difficultés de

relation avec leur curé. Les bénévoles sont souvent des personnes instruites, expérimentées et capables d'exprimer leurs idées. Lorsqu'une décision se prend au CPP, ils n'acceptent pas que le leader, unilatéralement, change la décision. Sans un minimum de règles démocratiques ou, dit autrement, en dehors du jeu d'une coresponsabilité véritable, ils se désistent et quittent un à un les structures ecclésiales.

Cependant, la justice sociale est un point fort sur le Plateau avec le Carrefour Justice et Foi qui engage un animateur ou une animatrice de pastorale sociale. De plus, le groupe Second Regard (anciennement de la paroisse Notre-Dame-du-Très-Saint-Sacrement qui est maintenant devenu sanctuaire) travaille auprès des personnes pauvres en focalisant sur une participation à la Caisse Populaire Saint-Sacrement et sur l'aide que celle-ci devrait accorder aux moins bien nantis. Des cuisines collectives et des groupes d'achat sont, avec les groupes communautaires du coin, les moyens pour les personnes appauvries de vivre un peu mieux. De plus, le Resto Plateau, La Maison des Amis du Plateau Mont-Royal et les Dîners-rencontres Saint-Louis-de-Gonzague (pour les moins de 30 ans) servent quotidiennement des repas. Tous ces organismes regroupent un certain nombre de bénévoles qui y participent au nom de leur foi, mais que l'on ne rencontre pas nécessairement aux assemblées dominicales. Encore là, les visions diffèrent. On n'a pas le même sens de ce que représente une mission ecclésiale incarnée dans la situation sociale du Plateau.

Que comprendre de cela? Un second arrêt s'impose.

1.6 ARRÊT DEUX: Second essai de problématisation

Deux autres quartiers et une autre sorte de pauvreté... Celle-ci n'est pas, comme la première, historique, puisque ce sont des quartiers où les conditions de vie ont changé. La pauvreté est apparue après la Deuxième Guerre pour Hochelaga-Maisonneuve ou après la crise économique des années '80 pour le Plateau Mont-Royal, et tend à s'implanter un peu partout. Il s'agit d'une **nouvelle pauvreté**.

Dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve, cette pauvreté est financière bien sûr, mais viennent s'y imbriquer toutes sortes d'autres problématiques. En résulte une situation sur laquelle il n'y a pas de prise: elle n'a pas de poignées, dit-on dans le langage quotidien des travailleurs sociaux. Tout est tourbillon. Les gens sont pauvres financièrement; ils sont malheureux; ils sont violents; ils font de la prison; ils sont mêlés au milieu de la drogue parce qu'ils en consomment et/ou en vendent; ils entrent dans le milieu de la prostitution; épiés par les policiers, ils sont connus comme des gens à qui on ne doit faire aucune confiance. Le petit bout de laine qui permet de défaire l'écheveau? Inexistant. Tout est solidement ficelé, emmêlé, bloqué. La situation est tragique. Les enfants ont peu de chance de ne pas reproduire le cercle.

La pauvreté du quartier Plateau Mont-Royal est, elle aussi, **nouvelle**, mais surtout "**originale**". Des gens instruits, souvent bardés de diplômes, ne peuvent se trouver un emploi ou travaillent dans un domaine tout autre que celui pour lequel ils ont été formés et sont, par le fait même, sous-payés. C'est nouveau, puisque depuis

toujours, l'éducation était la porte vers un avenir prometteur... plus maintenant. D'une part, les jeunes ont l'impression de s'être faits avoir et rejettent la faute sur les babyboomers qui, paraît-il, ont tout eu. D'autre part, plusieurs de ces derniers perdent leur emploi, lorsqu'ils arrivent à la cinquantaine et pour eux, c'est fichu. Ils deviennent pauvres: sur l'assurance-chômage d'abord, l'aide sociale ensuite. Même s'ils ont conservé leur téléviseur, leur vidéo, leurs beaux habits, leur auto... leur niveau de vie dégringole.

C'est à ces nouveaux pauvres que nous demandons de gérer nos "problèmes". Ils ont perdu leur argent, bien sûr, mais ils ont surtout perdu leur dignité et leur confiance en eux-mêmes. Et voilà que nous leur mettons dans les mains des fabriques au bord de la faillite ou devant procéder à des réparations majeures de centaines de milliers de dollars (quand cela ne frise pas le million!). Nous leur demandons de performer... et ils performent! Ils parviennent à se débrouiller parce qu'ils possèdent des doses massives de bonne volonté tout en mettant à profit leur expérience. Certains y retrouvent même un sentiment d'utilité.

Pourtant, au niveau de leur vie personnelle, trop de membres de ces communautés perdent espoir. Comment faire pour que leur engagement en Église ne soit pas qu'une distraction passagère?... une occasion d'oublier, quelques heures par semaine, qu'ils sont prisonniers d'une vie sans issue?

Certains curés, au moment de former un nouveau comité, passent souvent cette réflexion: "Je ne vais pas demander à Mme X, elle va dire oui!" Ils connaissent bien les compétences et surtout les limites de cette dernière. Ils l'engageront quand

même bien souvent! Faute de relève évidente (parfois il suffirait de chercher un peu plus consciencieusement!), peur de faire de la peine... manque d'audace par peur d'un refus... Autant de raisons qui ressemblent étrangement, permettons-nous de le penser, à des excuses. Pourtant, c'est une dure réalité à laquelle font face les responsables des paroisses pauvres. En effet, une grande partie de leur temps passe à l'administration, tâche pour laquelle ils n'ont pas été formés. Le temps manque, l'énergie aussi, pour aller se dénicher le paroissien idéal, prêt à donner temps et compétences.

Voilà le dilemme: d'une part les paroissiens et paroissiennes qui, pour oublier leur sort, sont prêts à "s'agiter" dans n'importe quoi, et d'autre part des pasteurs qui, pour être fidèles à ce qu'on leur demande, se perdent dans l'administration d'une "maison vide". Une situation insoutenable où chacun se retrouve seul. *Où est la communauté? Comment aborder cette tâche commune?* Posons-nous la question: *est-ce vraiment le sens qu'on veut donner au projet de coresponsabilité ecclésiale?* Être **responsable ensemble** ne veut pas dire s'activer fébrilement l'un à côté de l'autre... malgré le désir honnête d'y arriver. **Ne devrions-nous pas plutôt réfléchir à une autre façon de prendre notre place, prêtre ou laïc, au sein de notre Église? Une autre façon de concevoir la coresponsabilité?**

Lorsqu'un baptisé prend parole dans son Église et travaille avec d'autres baptisés, pasteurs ou laïcs, il exerce une "responsabilité avec". Il n'est pas nécessaire de mettre sur pied un super-comité... peut-être que parler, agir, s'entraider, partager, au coeur de la quotidienneté, suffit à bâtir la communauté.

Voyons un peu.

Dans presque toutes les paroisses du diocèse de Montréal (pour ne pas dire du monde catholique!), une ribambelle de comités viennent aider le pasteur. On y voit des lieux de coresponsabilité. Le comité de liturgie (incluant les lecteurs), le comité d'initiation sacramentelle (qui s'occupe du baptême, du pardon, de la première communion et de la confirmation) ou d'initiation chrétienne (où les sacrements sont des temps forts dans un long cheminement de l'apprentissage de la foi), les comités *Justice et foi* (pastorale sociale dans une paroisse), les cours bibliques, la popote roulante, la Saint-Vincent-de-Paul (même si c'est un comité totalement laïque, il est intimement lié à la vie de la paroisse) et d'autres, sont tous des comités où, idéalement, le partage des tâches entre prêtres et laïcs va de soi. Cependant, si certains sont le lieu d'une véritable coresponsabilité, d'autres ne sont que des bras pour "faire", à moins que ça ne soit qu'une partie de "bras de fer"!...

On l'a vu, dans les milieux pauvres, certains types d'implication deviennent quasi impossibles. Quelques exemples-flashes. Lire la Parole de Dieu est plus qu'un exercice de lecture: il faut y mettre toute sa foi et son coeur... sans compter les pauses, les temps forts qui doivent être bien dosés pour aider à la compréhension du texte. Pas simple pour ceux et celles qui lisent difficilement le *Journal de Montréal!* De même, certains parents catéchètes sont pris au dépourvu lorsqu'on leur demande de préparer des enfants à la célébration d'un sacrement. Comme il leur manque bien souvent les mots pour dire leur foi... la transmission devient alors un fichu problème. Habituellement, ces personnes se réfugient dans le "sécuritaire": suivre le cahier

d'exercices à la lettre, reprendre intégralement le cours de l'année précédente (sinon des vingt dernières années), se cacher derrière la prière (dans une paroisse, une catéchète exigeait des enfants qu'ils sachent par cœur le *Je crois en Dieu ...* tout un contrat!). Les pédagogies nouvelles qui rendent l'enseignement intéressant, à la fois pour le professeur et l'élève, ne sont pas à la portée de ces "apprentis-formateurs". Nous nous retrouvons alors avec une initiation sacramentelle ennuyeuse, à la fois pour l'enfant et le parent-catéchète. Cette réputation rend le recrutement (des parents comme des enfants) encore plus difficile.

Devant ces faits, on comprend l'attitude de certains prêtres qui décident de faire eux-mêmes le travail ou encore de le confier sans laisser aucune marge de manoeuvre. On peut difficilement taxer ces prêtres de mauvaise volonté. Toutefois, nous devrions être capables, en Église, d'aller chercher chez ces personnes démunies leur expérience de vie, aussi douloureuse soit-elle, de la valoriser, d'en trouver les forces et les beautés, et ainsi de les rendre plus aptes à croire en leur part de richesse... Encore faut-il que cette richesse soit reconnue!

Si le problème existe bel et bien au niveau de la paroisse, il devient plus flagrant encore au niveau diocésain. Je m'explique. À l'automne 1998, les adjointes aux vicaires épiscopaux régionaux ont eu à mettre sur pied une formation commune pour tous les catéchètes du diocèse: problème! Comment préparer une telle formation alors que les personnes ont des bagages intellectuels très diversifiés et des univers psychologiques et familiaux si différents. Bien sûr, en tant qu'adjointe de la Région Sud, je suis venue comme toujours jeter un pavé dans la mare: utiliser un

langage clair, partir de la base, préparer une formation concentrée dans le temps (quelques soirées ou quelques samedis tout au plus), ne pas décoller dans des considérations théologiques non pertinentes et réduire le coût de cette formation au minimum. À ce sujet, une adjointe de région a lancé: "Ben voyons, tout le monde a ça 15 piastres!" Et pourtant, non. Les gens de ma région ne les avaient pas.

Comment faire pour garder, au niveau du diocèse, une certaine uniformité? Il n'est pas question de donner la couleur de la Région Sud à toutes les autres régions... et rendre tout le monde malheureux. Comme il n'est pas question non plus, que la Région Sud soit toujours à part. **Peut-être faudrait-il penser à augmenter l'égalité des chances plutôt que réduire la perspective? Voilà une excellente mais énorme transformation du concept de coresponsabilité ecclésiale.** La solution est loin d'être évidente. Un exemple significatif: notre synode diocésain.

CHAPITRE II: LE SYNODE... UNE EXPÉRIENCE NOUVELLE DE CORESPONSABILITÉ

Penser la mission de l'Église sur un territoire tel que l'archidiocèse de Montréal représente, en effet, un défi énorme. C'est ce que le synode vient tout juste de tenter. Un synode est une consultation large et ouverte des baptisés d'un diocèse. La participation à l'élaboration d'orientations futures constitue une autre facette de la coresponsabilité. Car exprimer ses opinions, ses désirs, ses déceptions *en vue de changer les choses*, c'est aussi prendre ses responsabilités face à l'avenir de l'Église. Voici un bref résumé des différentes étapes vécues et leurs difficultés d'application dans les milieux appauvris.

2.1 Une expérience de quatre ans

Le synode de l'Église de Montréal a considéré très sérieusement la "prise de parole" des diocésains, et ce, à partir des activités du comité pré-synodal qui devait penser l'ensemble du processus. Trois étapes, trois ans: consultation, travail en équipe, étude et vote des recommandations. La première étape: celle de la consultation où plus de 35 000 questionnaires ont été reçus et compilés! Ce fut une enquête monumentale, puisque les maisons de sondage utilisent autour de 2 000 sondés pour une grande intervention! Le questionnaire contenait à la fois des questions à choix multiples et des questions à développement. Une préoccupation pour la compilation bien sûr, mais aussi le désir de voir les personnes moins instruites répondre à ce questionnaire: en effet, il est facile de cocher des choix, mais

il est très difficile de synthétiser ses idées en quelques lignes et d'écrire avec le moins de fautes d'orthographe possible! Nous ne voulions en aucun cas que le questionnaire soit si rébarbatif que seule une catégorie de gens puisse y répondre. Les questionnaires ont été publicisés de différentes façons: dans les grands quotidiens, par les paroisses et même par un porte à porte systématique. Quiconque voulait participer à cette prise de parole pouvait y avoir accès facilement. De plus, les questions ont été traduites en anglais et en quelques autres langues. Dans la Région Sud, j'ai travaillé avec les personnes qui avaient de la difficulté à répondre, soit qu'elles ne savaient ni lire ni écrire ou qu'elles n'étaient pas certaines de bien comprendre les questions.

Une boîte vocale, accessible en tout temps, s'est avérée très utile pour les gens qui préféraient ce moyen: ils pouvaient répondre au questionnaire ou donner leur opinion personnelle sur tous les sujets qui les intéressaient. Ces informations ont été colligées en même temps que les réponses des questionnaires.

De plus - une idée originale à Montréal - une commission consultative a été mise sur pied: une vingtaine de commissaires, qui se relayaient, ont auditionné en une dizaine de jours près de 120 mémoires, en plus de prendre connaissance d'une autre centaine de mémoires qui avaient été déposés. Les mémoires étaient le fruit de groupes de travail mis sur pied pour cette occasion ou de groupes déjà existants habitués à travailler ensemble. Les documents remis, de trois à trente (30) pages, étaient souvent de vrais travaux universitaires! Les gens avaient visiblement pris l'exercice très au sérieux. Pour les groupes qui avaient préféré une audition, il leur

avait été suggéré de présenter les idées-maîtresses de leur mémoire en une vingtaine de minutes pour laisser un peu de temps aux questions des commissaires. Chaque groupe gérait la présentation à sa guise. Autant les représentants des groupes ont soigné leur présentation, autant les commissaires ont mis de l'énergie à lire chaque document (souvent reçu la veille de la présentation) et à préparer des questions pertinentes. Le tout s'est avéré, pour les deux parties (j'oserais dire, particulièrement pour les commissaires, dont j'étais), une expérience extraordinaire et un moment fort du synode.

Le questionnaire recherchait l'opinion des individus; les mémoires, celle des groupes ou des associations. Quelle a été la participation des personnes des milieux appauvris? Il est impossible de l'évaluer, puisque les questionnaires anonymes revenaient directement à l'archevêché. Toutefois, je fais l'hypothèse que les personnes pauvres à qui on demande rarement leur opinion et qui sont peu écoutées en général, n'ont pas dû avoir le réflexe de s'exprimer spontanément. Par ailleurs, elles ont été très bien représentées lors des commissions consultatives, car de nombreux permanents d'organismes communautaires ont voulu apporter leur expérience de ce milieu en faisant participer à leur présentation des membres de leur groupe ou de leur "clientèle".

De la masse d'informations recueillies, quatorze (14) thèmes principaux sont ressorties¹¹ et ont été élaborés dans quatorze (14) cahiers synodaux. Ces cahiers établis d'après le modèle du *VOIR - JUGER - AGIR* ont servi de base pour le travail

¹¹ Voir l'annexe I

des 16 000 personnes (regroupées en plus de 2 000 équipes). Ils étaient bâtis de façon à laisser beaucoup de place aux expériences personnelles. Par contre, ils avaient le défaut d'être très intellectuels. Toutefois, il était clair que ces cahiers demeuraient des outils; selon la phrase que je me plaisais à répéter aux différentes rencontres de formation offertes à la Région: "On fait ce qu'on veut d'un outil, y compris ne pas s'en servir!" De toutes façons, soyons réalistes, pour les 40% d'analphabètes fonctionnels¹² de la Région Sud, aucun cahier, si bon soit-il, n'était utilisable.

Les membres des équipes synodales ont approfondi ces sujets (à l'aide des cahiers synodaux ou non) et ont fait parvenir leurs recommandations (près de 3 500 ont été reçues au diocèse). Ce travail a été particulièrement difficile pour les personnes non initiées à ce genre de réflexion. En effet, dans ma Région, nombre de guides-animateurs m'ont fait part de leur incapacité à synthétiser les interventions de façon à émettre les trois recommandations. Je me suis mise à la tâche... j'ai dû le faire pour eux.

Pour la troisième et dernière étape, une assemblée synodale de près de 700 personnes (à majorité laïque et élue) a voté une centaine de propositions provenant des recommandations déposées.

¹² Sont considérés comme analphabètes fonctionnels ceux et celles qui peuvent signer leur nom, déchiffrer un nom de rue sur une pancarte, mais peuvent difficilement suivre un texte simple dans le *Journal de Montréal*.

2.2 Le synode... une prise de parole pour toutes et tous?

Ainsi, les diocésains ont eu la possibilité de s'exprimer et bénéficié de différents moyens pour le faire. Tous, les "pratiquants" de nos assemblées dominicales tout comme ceux qui en sont "distants" ont pu s'exprimer. Tous ont été écoutés. Toutefois, nous constatons dans l'application même de la consultation synodale, les mêmes lacunes que dans toutes les autres formes de coresponsabilité dans les milieux appauvris. En effet, dans la Région Sud, même si nous sommes parvenus à avoir plus de 200 équipes synodales (avec moult difficultés parfois), nous restions, comparativement aux autres régions, en-dessous du score moyen! Rappelons-nous nos descriptions de quartier: ces gens sont **les mêmes personnes qui étaient susceptibles de faire partie de nos équipes synodales**. Ce qui revient à dire que **notre monde** qui vit la pauvreté, la violence, l'inceste, la prostitution au quotidien est **le même monde** à qui nous demandions d'analyser la situation de l'Église actuelle et de nous donner son avis sur l'avenir. Soyons concrets! Prenons l'exemple du père alcoolique et incestueux qui, perdu et accablé de culpabilité, va chercher réconfort auprès du pasteur de sa paroisse, et à qui on demande de s'engager dans une équipe synodale... Mettons-nous à la place de cet homme! Le bagage qu'il porte est tellement lourd pour lui et sa famille. Malgré toute notre bonne volonté pastorale, il reste seul à connaître l'étendue de la souffrance qui le mine et qu'il inflige à ses proches. Comment pourrait-il parler de partage, d'amour, de bonté, de charité chrétienne... le vivre lui-même... chez lui... sans se sentir pervers et hypocrite? Et d'un autre point de vue... comment peut-il s'intéresser aux

problèmes de l'Église, alors que l'Église s'intéresse peu aux siens?

Lors de différentes rencontres d'information sur le synode, nous avons constaté, non pas un désintéressement, mais plutôt une peur de "ne pas faire correctement". En effet, les guides-animateurs, recrutés souvent parmi les gens les plus "délurés" des milieux paroissiaux et communautaires, manquaient de confiance en leur capacité d'animateurs, de rassembleurs. Ils avaient besoin de se rattacher aux cahiers synodaux comme à des bouées de sauvetage, et ce, même si ces fameux cahiers n'étaient nullement adaptés à leur langage et à leur façon de penser. À toutes les rencontres que nous avons faites dans la région, cette insécurité était omniprésente et minait l'enthousiasme pourtant très fort de nos gens.

Autre chose: la moitié des équipes seulement est parvenue à remettre des recommandations. Pour avoir aidé à formuler des recommandations d'équipes du milieu à partir de leur rapports de rencontres, j'ai compris! Leur compte-rendu était systématiquement des amas d'idées, souvent brillantes et originales, mais dans un tel fouillis! La seule façon d'en retracer les lignes directrices était de lire, relire et re-relire, pour que finalement les idées-maîtresses émergent... Les gens qui n'ont pas l'habitude, ni la facilité de synthétiser étaient perdants au point de départ. Ajoutez à cela qu'ils étaient certains que leur travail n'en valait pas la peine... et vous avez une paralysie totale.

Le même sentiment, au moment de nommer des délégués pour chacune des équipes: ils ne se sentaient pas la compétence nécessaire pour participer à l'Assemblée synodale! Toutes les raisons étaient bonnes: "*Je ne connais rien des*

rencontres de mise en nomination ont révélé que le tiers des gens présents se disaient prêts à aller à l'Assemblée synodale! Le processus électoral mis en place dévoilait une expérience démocratique à travers laquelle nous avons senti tout le dynamisme que peut instaurer une véritable coresponsabilité ecclésiale... même dans nos milieux.

Nos soirées étaient organisées en deux temps: la mise en candidature et l'élection des membres à l'Assemblée, puis une plénière où les personnes présentes partageaient leurs convictions et leurs désirs pour leur Église de façon à ce que les gens élus partent à l'Assemblée avec les idées des personnes de leur secteur. Les participants et les participantes rivalisaient d'idées originales! Combien fiers, nous étions de notre Région! Ce que nous avons semé depuis plus de deux ans commençait à donner des fruits. Ces gens avaient été présents à toutes nos rencontres et chaque fois, leur prise de parole en avait constitué le point central. Ils avaient appris qu'ils pouvaient s'exprimer et être pris en considération; ils avaient appris que nous expérimentions, dans la Région Sud, les mêmes activités synodales que dans les régions mieux nanties; ils avaient appris qu'ils étaient comme tout le monde... Bien sûr ils n'étaient qu'un petit nombre relativement à la population totale, mais si quelques-uns pensent que ce type de coresponsabilité dans l'Église est possible... peut-être que...

Car, je suis de cela convaincue, les gens des milieux appauvris ont des choses à dire, c'est plus que certain. Par contre, ils ont le sentiment de dire des choses sans importance, sans contenu et qui n'intéressent personne: à l'image du reste de leur vie

totale, mais si quelques-uns pensent que ce type de coresponsabilité dans l'Église est possible... peut-être que...

Car, je suis de cela convaincue, les gens des milieux appauvris ont des choses à dire, c'est plus que certain. Par contre, ils ont le sentiment de dire des choses sans importance, sans contenu et qui n'intéressent personne: à l'image du reste de leur vie d'ailleurs! Si leur prise de parole doit passer dans **notre** moule, c'est perdu d'avance. C'est à nous, comme société, et surtout comme Église de changer et d'inventer les moyens adéquats pour leur donner **leur** place, dans **leurs** mots, à partir de **leurs** expériences.

Je ne veux ici dénigrer d'aucune façon le travail qui s'est fait au niveau du synode. Nous avons tout fait pour ouvrir la porte aux exclus. Les moyens ont été adaptés le plus possible. Mais malgré tous nos efforts, des personnes marginalisées depuis toujours ne pouvaient pas, du jour au lendemain, répondre à *nos désirs*, aussi ouverts, honnêtes et sincères étaient-ils. Qu'aurions-nous pu faire de plus? Des cahiers synodaux plus près de la réalité actuelle, plus de contacts avec les groupes loin de notre Église, plus de place aux exclus... Bien sûr, cela aurait pu être utile, mais il me semble que le problème se situe à un autre niveau. C'est une mentalité à transformer, c'est une longue histoire à faire changer de cap. Rien de moins! C'est un "immense" projet à penser, un Royaume à faire advenir... et c'est aussi, de la façon dont je le reçois, le projet de Jésus... Un troisième temps de recul s'impose.

2.3 ARRÊT TROIS: Troisième essai de problématisation

Cela devient de plus en plus clair: que ce soit par le biais des comités paroissiaux ou d'un synode diocésain, l'implication et la prise de parole deviennent plus compliquées lorsque nous avons affaire à des milieux appauvris. Dans aucun cas, nous ne leur facilitons la tâche puisque, à chaque fois, nous travaillons avec le même matériel. Que ce soit des cahiers synodaux ou des manuels pour la sacramentalisation, ils sont tous à adapter, à simplifier. Ici, entendons-nous bien! À simplifier, c'est-à-dire à rendre plus abordable. Jamais il n'est question d'en donner moins! Attention! **Le milieu est pauvre, pas insignifiant.**

C'est dommage que l'Église reproduise les idéaux de notre société moderne, comme la rationalité, l'autonomie, la curiosité intellectuelle, en les considérant comme des choses acquises ou à la portée de tous et de toutes. À l'instar du reste de la société, les agents pastoraux ne saisissent pas toutes les ramifications de la pauvreté. Ils voient bien la saleté, ils entendent bien le langage imprécis et peu châtié, ils constatent le malaise, ils regrettent la violence et peuvent comprendre, jusqu'à un certain point, les hésitations et les agressivités. Mais alors? Si nous ne faisons rien pour arrêter la roue de tourner et de détruire, en quoi avec un tel comportement sommes-nous prophétiques? Non seulement, l'institution ecclésiale perd l'expérience et le vécu de toute une tranche significative de la population, mais elle force **tout le monde à passer par le même moule**, indépendamment des originalités et des chances que chacun possède pour avancer dans la vie... y compris

dans la vie ecclésiale.

L'Église a une option privilégiée pour les pauvres. C'est vrai et c'est parfait. Mais quels pauvres? Ceux que l'on retrouve dans la rue, ceux qu'on rencontre à l'Accueil Bonneau ou à La Maison du Père... C'est toujours correct. Mais, avons-nous oublié ceux et celles qui travaillent avec nous et que nous côtoyons chaque jour? Ceux et celles qui tentent, tant bien que mal, de participer à nos communautés? Ceux et celles qui, pour peu qu'on leur laisse la place, **leur place**, ne demanderaient pas mieux que d'être responsables avec nous de la mission de l'Église? Ceux et celles qui ne sont pas encore réduits à quêter dans la rue? Ceux et celles qui font des efforts surhumains pour garder leur dignité et avoir l'air de tout le monde? Avons-nous conscience que nous leur demandons des choses très difficiles quelquefois, comme parler en public ou rédiger un procès-verbal? Pire encore, **nous leur demandons de venir sur notre terrain, alors qu'ils aimeraient tellement nous recevoir sur le leur.**

Certes, nous les soutenons, nous les accueillons... **parce qu'ils doivent nous ressembler.** Si pour une fois, nous nous transportions sur l'autre rive. Je pense que nous aurions des surprises et... de très agréables en plus!

CHAPITRE III: CORESPONSABILITÉ ET PAUVRETÉ

Au moment d'amorcer cette seconde étape du mémoire, rappelons encore que la problématique principale n'est ni seulement la pauvreté, ni seulement la coresponsabilité, mais bien **la coresponsabilité ecclésiale exercée en milieu appauvri**. Bien sûr, et la pauvreté et la coresponsabilité présentent un certain nombre d'éléments qui leur sont propres, mais la confrontation de l'une avec l'autre engendre d'autres considérations. Dans un premier temps, l'observation avec les trois essais de problématisation spontanée a tenté de faire jouer ces rapports. Mais le temps est venu d'articuler davantage ma pensée. Je le ferai en partant encore et toujours de faits observés dans le milieu de ma pratique. À la façon d'un archéologue, ce chapitre s'attaquera au même lieu, au même problème, à la même question, mais en creusant au niveau d'une couche plus profonde. Je tenterai de définir clairement les deux mots **pauvreté** et **coresponsabilité**. Cela me permettra de démontrer que leur "cohabitation" engendre des tensions, quasi insoutenables. Un énorme défi pour qui cherche à instaurer une responsabilité ecclésiale partagée en milieu pauvre.

3.1 LA CORESPONSABILITÉ

Une première constatation: il est nettement plus facile de parler de pauvreté que de coresponsabilité! La pauvreté est étudiée, analysée, disséquée par moult organismes et spécialistes, CLSC, sociologues, psychologues, fonctionnaires du

gouvernement... sans parler des nombreuses statistiques, principalement celles tirées du recensement fédéral de 1991, qui nous permettent d'affirmer sans trop s'exposer! Parler de coresponsabilité ecclésiale se fait plutôt à terrain découvert: peu de statistiques, sinon celles recueillies par les différentes régions pastorales du diocèse sur le nombre de CPP, les Conseils de fabrique, les animateurs et animatrices de pastorale paroissiale. Par ailleurs, point majeur, comment faire pour comprendre la vraie dynamique des CPP, connaître la place réelle laissée par le pasteur aux laïcs dans la prise de décisions, savoir dans quel esprit tout ceci se fait: par obligation? avec condescendance? avec un vrai désir de partage? Comment savoir? Le terme CPP cache toutes sortes de réalités: comité de liturgie, rencontre des dirigeants des différents comités paroissiaux ou communautaires qui oeuvrent dans la paroisse, comité de bénévoles qui aident le pasteur... À se méfier aussi du Conseil de Fabrique qui se déguise en CPP au besoin!... Et les vrais comités qui décident, avec le curé, des objectifs pastoraux de la communauté chrétienne, qui prennent de vraies décisions en connaissance de cause et qui partagent véritablement la responsabilité des actions posées.

Nous pourrions, bien sûr, nous aventurer sur le terrain de la coresponsabilité entre paroisses ou même entre dirigeants diocésains, et de façon plus intéressante encore, entre l'évêque, son équipe de travail et ses communautés chrétiennes, mais là n'est pas l'objet de ce travail. Nous nous en tiendrons à la coresponsabilité paroissiale.

3.1.1 Différents visages de coresponsabilité

Lorsqu'un laïc est *responsable avec* son pasteur, il vit de la *coresponsabilité*. Mais nous associons d'une façon quasi absolue, coresponsabilité et Conseil paroissial de pastorale (CPP): erreur! Lorsqu'il y a partage des tâches et des responsabilités lors de la sacramentalisation et de l'éducation chrétienne des enfants, des partages bibliques, etc. il y a également coresponsabilité prêtres-laïcs.

En fait, s'il est si difficile de bien définir ce concept, c'est qu'il fait appel à plusieurs réalités qui, elles-mêmes, s'avèrent être très complexes: le partenariat, le pouvoir et l'information. Je tenterai ici de rendre compte brièvement de leur "association" difficile, en Église du moins.

3.1.2 Coresponsabilité vs partenariat

Lorsqu'on veut parler d'un travail également partagé, pourquoi choisir le terme de coresponsable plutôt que celui de partenaire? Pourtant, c'est un mot à la mode de nos jours: partenariat. Personnellement, je préfère l'idée de coresponsabilité parce qu'elle implique une égalité fondamentale des personnes impliquées. Selon le Petit Robert, le partenariat est *une association en vue de mener une action commune*. J'y comprends un partage de dossiers et une solidarité dans les décisions prises par les autres, mais pas nécessairement de partage de responsabilités. Prenons un exemple dans le monde de l'entreprise: un sous-traitant d'une compagnie sera un partenaire de production, mais à aucun moment il ne se sentira responsable de la bonne administration de cette dernière. Et vice versa, par

exemple, si votre plomberie coule, le contracteur retournera la responsabilité des dégats au plombier qui a fait le travail.

Le coresponsable est, toujours selon le Petit Robert, *responsable de quelque chose conjointement avec d'autres personnes*. Dans l'Église, nous voulons avoir plus que des laïcs partenaires qui mettent leur expertise en commun et qui pourraient éventuellement se décharger sur leurs pasteurs plus expérimentés. Habituellement, dans les quartiers pauvres, le curé est la personne la plus instruite: il a un diplôme (peu importe lequel, puisque ses paroissiens n'en ont pas), il a l'expérience de diverses responsabilités ecclésiales l'aidant à savoir de quoi il parle. Bref, la situation semble moins dramatique dans les milieux plus aisés où les gens possèdent des diplômes et une capacité d'entrer dans de nouvelles expériences avec sécurité. Mais tout n'est pas qu'affaire de formation. Ce désir *d'égalité foncière* qu'indique le concept de coresponsabilité, se traduit-il réellement dans les intentions "politiques" des décideurs que ce soit en milieu pauvre ou riche? Autrement dit, au-delà des bonnes intentions réciproques, le pouvoir n'a-t-il pas quelque chose à y voir?

3.1.3 Coresponsabilité vs pouvoir

Le jeu du pouvoir qui s'installe entre le Conseil de Fabrique et le CPP dans une paroisse n'est-il pas le signe d'une incompréhension majeure du rôle de ces deux instances de décision? Si des membres laïques de comités paroissiaux s'imposent à tous comme partie de la hiérarchie décisionnelle, où est la coresponsabilité? De

même, face à un CPP “musclé” un prêtre qui, devant la moindre contestation, sent son leadership contesté, n’est-il pas en “manque” de pouvoir? Les rapports de forces ne sont pas des réalités simples à manier, même à l’intérieur d’une réelle coresponsabilité.

Mais il reste qu’inévitablement le pasteur demeure, dans les milieux moins éduqués et pauvres, LA personne-ressource par excellence. En effet, il possède les mots, le langage, les moyens, la formation qui manquent à ses paroissiens et paroissiennes. En plus de ses *capacités* personnelles, il a un *statut*, occupe une *fonction*. Car ce n’est pas tout d’être “capable de”, encore faut-il avoir la possibilité de le montrer.

En même temps, pour les personnes appauvries, l’Église ne reste-t-elle pas la seule source de pouvoir possible? Scandale? Pas sûr! Le pouvoir n’est pas mal en soi... surtout s’il sert à en donner à ceux et celles qui en ont si peu ou pas du tout. Pourquoi ne pas accepter que l’Église donne aux personnes appauvries des moyens de se valoriser? Ne pourrait-on pas y voir, par le fait même, un bon tremplin pour changer notre façon de penser le pouvoir: *penser-pouvoir* en *penser-service*?... ou en *service du pouvoir*, pourquoi pas? Que l’on préfère une expression ou l’autre, toujours la coresponsabilité implique le partage des informations.

3.1.4 Coresponsabilité et information

Pour participer pleinement à la prise de décision, une condition sine qua non est à respecter: la communication des informations... et de **toutes** les informations.

En effet, pour être capable de prendre les bonnes décisions au bon moment, il faut, comme laïc, disposer de tous les paramètres déjà connus du pasteur. Vivant sur place, gardant contact avec la hiérarchie, connaissant à la fois les moyens financiers et humains de la paroisse, sachant... la petite histoire de chacun, y compris ses tares, ce dernier possède les informations pertinentes à la prise de décision. Pour agir en coresponsabilité, tous doivent partager ces informations. Ce n'est plus le temps de cacher des données importantes dans un grand fourre-tout qu'on nomme "discretion". La dissimulation n'est pas de mise lorsque l'avenir de la paroisse est en jeu et que la vie de personnes en dépend. Par exemple, on doit savoir qu'un prêtre est alcoolique ou qu'il aime jouer à l'argent. Comment le soutenir et éviter des impairs si la situation n'est pas connue? Comprendons-nous bien. Il ne s'agit pas ici de rendre public ou d'ostraciser qui que ce soit par le biais du semainier paroissial ou du journal de quartier. Il s'agit d'aider les personnes qui prennent les décisions, au CPP ou au Conseil de Fabrique, et aussi celles qui travaillent avec le prêtre concerné à empêcher que la situation s'aggrave et menace la mission commune. Cependant les laïcs se doivent d'être tout aussi transparents face à leur pasteur. Des problèmes familiaux, professionnels, de santé empêchent souvent une personne de donner son plein rendement et créent ainsi des malaises dérangeants: les gens avec qui cette personne travaille de près sont en droit de savoir.

Soyons réalistes...cela est aussi une question de pouvoir! **Partager ses informations, c'est aussi partager son pouvoir.** Il n'est pas loin le temps où le curé de la paroisse connaissait tous les petits secrets de ses paroissiens et de ses

paroissiennes qu'il utilisait, au besoin... pour la plus grande gloire de l'Église. C'était commode pour l'un, inconfortable pour l'autre: les gens ont la mémoire longue, et cela de part et d'autre. Aujourd'hui, c'est encore insoutenable pour certains prêtres de se sentir sur un pied d'égalité avec leurs ouailles, de ne pas en savoir plus. Un prêtre qui garde l'information garde aussi le contrôle et alors la coresponsabilité devient impossible.

Parfois, l'ironie nous entraînerait à dire en souriant que la **responsabilité passe par le patron!** Cette réflexion m'est venue alors que mon patron a dû prendre quelques temps de convalescence suite à un problème cardiaque. Bien sûr, le problème ne s'étant pas annoncé, j'ai dû prendre à pied levé la charge de la Région. J'ai pu le faire ... parce ce que je savais. Je connaissais les dossiers, les personnes, les problématiques et mes relations étaient excellentes avec les gens de la Région, pasteurs et autres agents et agentes de pastorale. J'ai remplacé mon vicaire épiscopal partout, y compris dans les dossiers délicats, sans que cela amène la moindre résistance. À un confrère vicaire épiscopal qui me disait: "Cela doit être tranquille, dans la Région!", j'ai répondu que les seules choses que je n'avais pas faites, avaient été les confirmations! Je ne me suis pas sentie obliger de lui expliquer pourquoi!

L'exercice d'un pouvoir responsable exige de la transparence. Il y va de sa crédibilité. C'est pourquoi **la coresponsabilité prend sa source dans la confiance réciproque.** Cette confiance ne se mesure pas à la lourdeur du portefeuille. Le ou la plus pauvre d'entre nous peut se rendre digne de confiance et démontrer un

jugement surprenant dans la gestion des informations qu'il ou elle possède.

Blessés eux-mêmes, ils auront peut-être une compassion qui nous est plus difficile à nous, bien portants? Oui, les personnes pauvres *cachent* mille et une richesses.

Mais, finalement, qu'est ce donc que cette pauvreté? De quoi parle-t-on vraiment depuis le début de ce mémoire? Les quelques pages qui suivent me permettront d'aller au bout de ma pensée là-dessus, de "boucle en boucle".

3.2 LA PAUVRETÉ

Comme la coresponsabilité, la pauvreté prend plusieurs visages¹³. Essayons d'abord d'y voir un peu plus clair.

3.2.1 Tentative de définition

Bien évidemment, l'insuffisance matérielle des petits travailleurs (qui vivent du salaire minimum), des chômeurs ou des assistés sociaux est la forme de pauvreté la plus facilement repérable. Toutefois, il existe d'autres formes de pauvretés: la pauvreté affective, psychologique, physiologique, intellectuelle, etc. La pauvreté est une multiproblématique, sans prise extérieure réelle, si bien qu'elle nous paraît inextricable. Nous l'avons vue à même l'observation: la drogue, l'alcoolisme, la violence conjugale et/ou familiale, l'inceste ou la prostitution viennent souvent se

¹³ Voir l'annexe II

jumeler à l'absence de revenu, de santé, de logement, etc..

Selon les groupes communautaires, est réellement pauvre celui ou celle qui est **sans avoir, sans savoir, sans pouvoir**. Posséder un de ces trois éléments, c'est déjà ne plus être pauvre, puisque c'est connaître au moins une porte de sortie.

Sans avoir: ne disposer d'aucun revenu ou avoir un revenu insuffisant pour subvenir *adéquatement* aux besoins primaires (nourriture, habillement, logement) de sa personne et de sa famille;

Sans savoir: avoir une instruction inadéquate pour le monde moderne, c'est-à-dire être analphabète ou analphabète fonctionnel; ne pas connaître ou ne pas pouvoir utiliser les organismes et autres moyens susceptibles de lui venir en aide;

Sans pouvoir: avoir aucun pouvoir de décision, y compris sur sa vie personnelle; n'avoir aucune marge de manoeuvre pour pouvoir changer quelque chose à sa situation présente.

Cette définition de la pauvreté est très intéressante, mais obsolète. Dans le contexte économique actuel, il faudrait aussi se pencher sur une nouvelle forme de pauvreté: celle des gens instruits, sans expérience, qui n'ont pu se trouver un premier emploi, ou à l'opposé celle des gens de cinquante ans, professionnels bien souvent, qui perdent leur emploi et ne peuvent plus s'en trouver un autre. Ces situations, malheureusement trop fréquentes, doivent nous faire revoir notre définition initiale

de la pauvreté. L'absence du plein emploi change dramatiquement les données du problème.

Une nouvelle facette vient de faire son apparition dans les quartiers pauvres: une troisième génération d'assistés sociaux! Comment penser que des personnes assistées sociales qui n'ont jamais vu leurs parents, ni leurs grands-parents travailler, puissent être capables d'entrer sur le marché du travail et de s'y adapter, sans une aide extérieure relativement musclée? La valorisation par le travail fait partie de l'héritage familial et s'apprend difficilement autrement.

De surcroît, la mode est au "cocooning": plus on reste chez soi, plus on veut y rester... On se fait une petite vie au chaud dans ses pantoufles, pour ne pas avoir à affronter le monde extérieur, lourd de responsabilités.

Certaines façons de faire et de penser sont propres au milieu appauvri. Par exemple, faisons un petit tour chez Valentine où les chiens-chauds sont à 0.39\$ (le McDo est beaucoup trop dispendieux pour un repas de semaine au restaurant!) et écoutons discrètement les conversations. On se rend compte que les gens "vivent" la ménopause de Ginette Reno, la diète de Michèle Richard, etc. et ce, avec la même intensité que la perte d'un emploi ou le retard du chèque de B.S. Les événements de ce genre ne font pas seulement partie de l'actualité, ils deviennent partie intégrante de leur vie. Les téléromans ne sont pas qu'un bon spectacle où l'acteur Michel Côté joue le personnage de Pierre Gauthier, mais où Pierre Gauthier, un *vrai* policier, a une liaison avec la *vraie* fille du *vraie* chef de la mafia. Il n'y a plus d'espace entre la réalité et la fiction. Tout est réalité.

Quant à l'actualité internationale, elle ne semble pas avoir de prise sur leur quotidien: les guerres sont trop loin pour être importantes. Les embêtements quotidiens, eux, prennent des proportions démesurées: on a acheté un répondeur et on a des difficultés à enregistrer le message... cela frise la fin du monde. La vie des personnes pauvres est souvent tellement vide qu'ils la meublent par toutes sortes d'événements, importants ou non, que ces événements leur arrivent réellement ou non. Mais le monde de l'imaginaire n'est pas seulement le fait du pauvre. Autour de lui, tant de gens fabulent!

3.2.2 Pauvreté comme jugement de valeur

Le monde des jugements de valeur traverse toutes les institutions, l'Église y compris. "Pauvreté n'est pas vice", dit un vieux proverbe. Il semble que ce soit moins vrai dans notre monde de performance. Nombre de préjugés ont cours à propos des assistés sociaux, des chômeurs, des itinérants. Voici un exemple de ce que pensent certains d'entre nous:

“ Il faut imposer des frais modérateurs dans les services de santé, privatiser de nombreux services et instaurer la concurrence. Il faut abolir la gratuité. C'est une formule qui encourage l'abus.
 Il faut permettre à ceux qui en ont les moyens de s'offrir ce qu'il y a de mieux. C'est une idée communiste qui veut que si des soins ne sont pas accessibles à tous, ils ne devraient pas l'être pour personne.
 Il faut changer le régime d'assurance-chômage, même si cela signifie la fermeture de régions entières qui sont incapables de s'offrir autre chose que des emplois saisonniers.
 Les plus faibles et les plus pauvres vont se défendre.

Placez-les dans un contexte où ils ont à se débattre, où ils doivent améliorer leur sort, et vous allez être surpris des progrès qu'ils vont faire. ¹⁴

Par contre, d'autres pensent autrement... Dieu merci! Voici un discours de Mgr Jean-Claude Turcotte lors de son passage à la Chambre de Commerce de Sherbrooke:

“Pourquoi y a-t-il des pauvres, pourquoi y a-t-il autant de pauvres dans une société riche comme la nôtre? ... (Voici) ce que je constate jour après jour, depuis des années. Première constatation: depuis toujours et encore aujourd'hui, les pauvres engendrent des pauvres, alors que les riches engendrent les riches. Or les pauvres étant plus nombreux que les riches, d'année en année il y a nécessairement plus de pauvres et moins de riches. C'est une évidence; c'est aussi un cercle plutôt infernal dont on sort difficilement. Sauf exception, les enfants des riches seront riches et les enfants des pauvres seront pauvres. Au point de départ, les chances ne sont pas les mêmes. Deuxième constatation: les riches se tiennent loin des pauvres et ils les fréquentent le moins possible. Les riches parlent volontiers de la pauvreté, mais ils fréquentent peu les pauvres. Je crois que si les riches fréquentaient davantage les pauvres, s'ils parlaient avec eux, s'ils les écoutaient, s'ils franchissaient le seuil de leur maison, il y aurait moins de pauvres. Troisième constatation: si on a tant de mal et si on est si lent à aider les pauvres à sortir de leur pauvreté, c'est que les riches tiennent à tout prix à rester riches et veulent l'être de plus en plus. Les riches entretiennent un système qui les assure de demeurer riches. Beaucoup de riches sont prêts à sacrifier des pauvres pour demeurer riches. Ce que je dis peut paraître dur. Je suis pourtant convaincu

¹⁴ André Bérard, président de la Banque nationale
Discours devant le Canadian Club d'Ottawa, le 18 avril 1995

que c'est la vérité. C'est la vérité à l'étranger. C'est la vérité chez nous.

Beaucoup de riches trouvent que notre système est un très bon système. Qui a dit que l'homme était un loup pour l'homme? Dans notre société, il y a des loups. ”

Une parole claire, incisive, dénonciatrice du premier pasteur de notre Église. Deux textes, deux personnalités, mais surtout deux façons de voir complètement opposées. Et ces deux discours se retrouvent dans la société et dans l'Église. Dans la première réflexion, tout repose sur la personne pauvre pour qui devenir riche serait... simplement une question de volonté et de force de caractère! Toute la vision repose sur une plus grande performance économique et financière où l'élimination des pauvres est plus “profitable” que l'élimination de la pauvreté. Tout tourne autour de l'argent et le but de l'exercice est, pour la personne pauvre, de devenir riche... Dans le fond, c'est simple!

Dans la deuxième réflexion, les trois constats tournent autour des riches: la balle est dans leur camp! Tout tourne autour de la personne humaine et le but de l'exercice est, pour les riches, de changer leur fréquentation, leurs pratiques financières, et leurs préjugés pour améliorer la situation des plus pauvres... Rien de moins... Deux réflexions parallèles, deux visions opposées, deux polarisations. Pour le moment, nous nous arrêterons surtout sur la première, la deuxième s'intégrant à notre interprétation théologique.

3.2.3 De pauvres à exclus

Le point de vue de M. Bérard se tourne vers l'ennemi commun, le pauvre - **et non la pauvreté** - qu'il désigne comme responsable. Comme le coupable est exclu du groupe, il éprouve une certaine paix avec la bonne conscience d'avoir "fait quelque chose". Toutefois, le problème reste entier, car si le pauvre est facilement identifiable et qu'il peut être tenu à distance et culpabilisé, la pauvreté, elle, implique un *processus* d'appauvrissement qui questionne nécessairement la responsabilité des plus riches.

Malheureusement, la première position se retrouve aussi dans l'Église. Il est toujours difficile d'accueillir... l'itinérant qui quête à la fin de la messe... l'enfant qui pleure au moment de l'homélie... la personne un peu désaxée qui passe toute la célébration, les bras en croix... que dire de celle qui arrive en retard, en se trainant les pieds, jusqu'au premier banc! Des situations que nous avons tous et toutes connues.

Si l'accueil de l'individu "paumé" est difficile, l'accueil du groupe, du milieu, de la collectivité l'est tout autant. Certains prêtres ne veulent pas venir travailler dans la Région Sud, c'est trop difficile! Il y a quelques années une communauté de religieuses françaises avaient demandé au Cardinal de venir s'installer à Montréal, dans un coin pauvre. Il nous a "subito presto" envoyé la responsable. Après la visite de la Région, elle a décidé d'installer sa communauté dans le nord de la ville; chez nous, c'était trop pauvre! Même au niveau de la hiérarchie, certains considèrent que les prêtres qui travaillent dans la Région Sud

n'ont pas besoin d'un gros potentiel intellectuel... Triste, très triste. Bref, nous sommes tous et toutes des êtres humains que la pauvreté, peu importe la forme, dérange. Et nous prétendons au christianisme...et nous prétendons à la coresponsabilité ecclésiale!

Est-ce que cette coresponsabilité à tout prix ne favorise pas l'exclusion, puisque nous demandons à tous, pauvres ou non, instruits ou non, démunis ou non, d'être des agents actifs, dynamiques, efficaces et habiles? Dans un tel contexte, ce sont les plus pauvres qui paient puisque leur incapacité à remplir la tâche les enfonce encore plus dans leur marginalité. Une honte supplémentaire! Personnellement, cette honte je la ressens quand les esprits bien-pensants réclament l'engagement responsable des laïcs comme un devoir religieux incontournable alors qu'ils n'offrent, de leur côté, que préjugés et ambiguïtés devant la pauvreté de leurs commettants.

Depuis toujours, l'Église catholique (puisque c'est d'elle qu'il s'agit) se dit proche des pauvres, suivant ainsi le message de Jésus. Pourtant, l'image et parfois la réalité qu'elle projette montrent un tout autre visage.

3.2.4 Pauvreté de l'Église?

Il n'est pas toujours vrai que nos prêtres vivent dans la simplicité. Un curé qui s'installe dans une nouvelle cure et rénove tant et plus ses appartements pour leur donner un confort qui frise souvent le luxe, n'est pas un cas rare et est souvent très mal vu. Cette situation peut passer inaperçue, ou paraître normale dans les milieux

aisés, elle reste un scandale dans les milieux pauvres.

Propriété ou droit à l'utilisation, une autre énigme! Un curé ne possède pas son presbytère (il appartient à la fabrique), mais puisqu'il peut l'utiliser comme il le désire, et même en interdire l'accès à ses paroissiens, où est la différence? Certains prêtres ont une personnalité qui s'accorde avec le milieu pauvre et savent s'y adapter tout en se faisant une vie somme toute assez agréable; d'autres, par contre, ont gardé l'attitude "grand seigneur" des années '40-'50! Ce sont ces derniers qui se font remarquer et qui ternissent l'image du clergé.

Toutefois, le problème crucial des quartiers pauvres reste ces gros monuments, souvent centenaires, classés comme patrimoine historique. Ils exigent réparations et rénovations à des coûts faramineux, alors que la population de "pratiquants réguliers" (environ de 4% de pratique dominicale) ne peut en supporter le poids financier à elle seule, étant pauvre elle aussi. Ce sont des biens culturels... Aux gouvernements à payer! Pas si simple! Vendre les églises peu utilisées? Mais à qui? Il est impossible d'en faire des bibliothèques, car l'infrastructure des églises ne pourrait supporter le poids des livres. Quelques églises pourraient être transformées en salles de concert, mais celles-ci sont déjà utilisées comme tel, en plus d'être encore un lieu de culte: Saint-Jean-Baptiste, Très-Saint-Nom-de-Jésus, etc... Vendre à d'autres confessionnalités religieuses? Elles sont aux prises avec les mêmes problèmes (financiers et de membership) que l'Église catholique. Pas simple de trouver des solutions. Pourtant, c'est à nos gens des quartiers pauvres, que nous le demandons... Pratique que nous appelons la coresponsabilité...

Cette seconde couche de terre étant enlevée, voyons ce qu'on peut en comprendre: quatrième arrêt. Il m'aidera peut-être à aller plus loin... à creuser davantage... ou à reprendre les choses du point de vue de ma foi chrétienne.

3.3 ARRÊT QUATRE: La Parole de Dieu comme guide

Je n'oublie pas, ma problématique a deux facettes: pauvreté et coresponsabilité. Le défi est de me laisser guider par la Parole de Dieu tant à travers le concept de pauvreté que celui de coresponsabilité.

3.3.1 Un guide... favorable aux personnes pauvres

“L'argent ne fait pas le bonheur, mais il rend le malheur confortable”: un dicton populaire réaménagé par les gens de chez nous. Bien pragmatiques ces Québécois à qui l'Église prêchait depuis des lustres qu'il fallait être pauvres pour être heureux. Pourtant, ces personnes rencontrées dans le Centre-Sud ou dans Hochelaga-Maisonneuve ont souvent la tristesse dans les yeux et le rire mélancolique. Alors où, personnes d'Église, avons-nous fait erreur? Avons-nous mal compris le message de Jésus ou l'avons-nous tout simplement aménagé selon nos besoins? “Heureux, vous les pauvres: le Royaume de Dieu est à vous”¹⁵ C'est vrai qu'il est facile de rester accroché à la première partie de cette béatitude et d'occulter la seconde; c'est fausser le message puisque le Royaume est la source du

¹⁵ Lc 6,20

bonheur et non la pauvreté.

Pourtant le message de Jésus est on ne peut plus clair: “Moi, je suis venu pour que les hommes aient la vie et qu’ils l’aient en abondance.”¹⁶ Jamais, Dieu n’a voulu pour nous le malheur, la pauvreté; au contraire, les Évangiles sont remplis de paroles de joie, d’espérance. Les noces de Cana, la multiplication des pains, tous les miracles vont dans le sens du mieux-être et du bien-vivre. Trop longtemps, nous avons confondu état d’esprit (non-attachement aux biens matériels) et état de fait (pauvreté matérielle). Ces deux états existent indépendamment l’un de l’autre. Certaines personnes riches sont, à l’instar de Jésus, pauvres dans leur façon de vivre... Le contraire est, malheureusement, aussi vrai. Ce qui reste toutefois toujours d’actualité, c’est que...“Nul ne peut servir deux maîtres... Dieu et l’Argent.”¹⁷

3.3.2 Un guide... vers la coresponsabilité

En étudiant la tension coresponsabilité - pauvreté, il nous est clairement apparu que les personnes appauvries ne peuvent devenir responsables du devenir de leur communauté *comme l’Église le souhaite actuellement*. Mais, finalement, qui est responsable de qui? Instinctivement, nous répondons que les chrétiens et chrétiennes sont responsables de leur Église et l’Église, responsable des chrétiens et chrétiennes... Mais alors, ne risque-t-on pas de placer chrétiens et Église, comme deux entités séparées?... À moins que l’on entende par “Église” des structures, des

¹⁶ Jn 10, 10

¹⁷ Mt 6, 24

normes, des comités, des tâches déterminées à l'avance, etc. Alors là, oui, on parlera de deux entités, car les chrétiens et les chrétiennes dont je parle, visent bien autre chose que les structures, les normes, les tâches, aussi importantes que soient celles-ci...

L'institution a besoin d'une structure alors que la personne a des attentes d'un autre ordre. La coresponsabilité prend un tout autre sens lorsqu'elle passe par les **besoins des personnes et non des structures**. ... Et si le lien se faisait par un autre biais, celui de Jésus... dans l'ailleurs... dans l'autrement. Si nous pouvions mettre de côté cette conception égalitariste du partage: tout le monde a droit aux mêmes choses indépendamment du lieu d'où on part. Voilà un raisonnement qui ne peut que reproduire sans fin le cercle des inégalités et des injustices. Si nous pensions en terme de besoins humains et non en terme de droits et de mérites, les personnes appauvries deviendraient les porte-parole d'expérience dont nous ne pourrions plus nous passer pour bien gérer nos communautés.

“...chaque fois que vous l'avez fait à l'un de ces plus petits, qui sont mes frères (mes soeurs), c'est à moi que vous l'avez fait.”¹⁸ Quel est ce *faire* pour les petits? Ne devrait-on pas comprendre la coresponsabilité comme une **responsabilité commune** de *faire* la justice, de promouvoir l'égalité des chances, de donner la vie en abondance? Une “co”responsabilité est une responsabilité “avec”. Une **responsabilité de ceux et celles qui vivent la situation** (se prendre en main, se

¹⁸ Mt 25, 40

relever, se mettre ensemble, faire communauté autour de ce Jésus qui veut leur libération...) **et une responsabilité de l'Église** - diocésaine, paroissiale, de quartier, de rue, de voisinage - **de faire cela avec eux, par eux, pour eux, pour nous, pour tous**. Ne serait-ce pas cela être coresponsables de l'Église... ensemble... de la faire advenir, ici, maintenant, dans le monde... et dans la Région Sud?

Jésus nous apporte sa façon à lui de mettre les structures au service des personnes et non d'intégrer les personnes aux structures. Si les personnes appauvries ne s'épanouissent pas dans notre façon de faire Église, changeons la façon. Toutes les personnes, appauvries ou non, hommes ou femmes, prêtres ou laïcs, devraient se sentir bien dans leur communauté chrétienne et partie prenante de cette dernière. Chacun et chacune devraient pouvoir y mettre à profit ses talents, aider les autres et gagner en dignité... Nous nous taxons d'Église prophétique, alors soyons différents! Repensons le concept de coresponsabilité. Bien des éléments du christianisme peuvent nous y aider. Nous en explorerons quelques-uns seulement, question d'approfondir davantage... de sentir le roc.

CHAPITRE IV: DES INTERPRÉTATIONS D'AILLEURS...
D'UN AUTRE TEMPS
POUR DES PROBLÈMES D'ICI...
AUJOURD'HUI
UNE RENCONTRE POSSIBLE?

La promeneuse solitaire, que je suis, poursuit son périple. Elle a terminé un second tour et s'oriente maintenant vers un troisième qui sera d'une toute autre nature. Pour un court moment, je m'éloignerai du lieu de ma pratique, mais jamais de ses préoccupations. Lecteurs et lectrices, consentez-vous à me suivre? Je garde dans mon coeur tout ce que nous venons de découvrir et je m'appête à partir vers l'avenir. Mais paradoxalement, je vous propose un avenir qui se souvient d'un passé lointain et d'un passé proche: les Pères de l'Église et la théologie de la libération. Je pense également vous soumettre une petite expédition en sociologie!

Dans mes arrêts précédents, j'ai centré ma réflexion selon le principe de l'entonnoir; observation problématisée, large et ouverte, à une réflexion plus pointue autour de la Parole de Dieu. C'est en relisant les arrêts à la suite que nous y découvrons le cheminement. Enrichie par la signification de cette Parole, je me dirige maintenant vers une compréhension autre de la pauvreté, celle suggérée par les Pères de l'Église. Leur questionnement me permettra éventuellement d'élargir ma vision et mon interprétation des faits étudiés.

4.1 LES PÈRES DE L'ÉGLISE... NOS SOURCES CHRÉTIENNES

Selon la définition du Petit Robert, les Pères de l'Église sont "des écrivains ecclésiastiques, interprètes autorisés de la tradition chrétienne. L'Église catholique réclame trois conditions pour qu'un auteur soit appelé Père: l'antiquité, la sainteté, l'orthodoxie." Les plus connus sont Ambroise, Augustin, Basile le Grand et Jean Chrysostome. Certains Pères se sont penchés sur la dimension sociale tels Clément d'Alexandrie, Basile le Grand, Grégoire de Nazianze, Grégoire de Nysse, Jean Chrysostome et Augustin d'Hippone. Ce sont eux qui ont alimenté ma réflexion.

Lorsqu'on prêche le retour aux sources, les Pères de l'Église restent, après l'Évangile, des témoins privilégiés. Leur doctrine sociale et plus particulièrement la place qu'ils accordent aux pauvres, demeurent d'actualité. Les relire nous amène à constater combien s'est créé un fossé entre notre conception moderne de la justice sociale et celle de textes proches de l'Évangile. Une première constatation surprend: les Pères de l'Église s'expriment dans un langage "très communiste"¹⁹. Le nouvel ordre social prôné par les Pères remettait radicalement en question les structures de la société de leur temps. Et une seconde surprise: nous sommes aux prises aujourd'hui avec les mêmes problèmes auxquels ils ont eu à faire face: la relation riche-pauvre, l'usurier (pour ne pas dire le *shylock*), l'aumône (le partage), la propriété (les possessions), etc. Jadis, une société libérale, performante et

¹⁹ J'entends ici communauté et partage de biens, d'énergies, mise en commun de toutes les ressources pour répondre à chacun selon ses besoins.

icônoclaste, a prôné la richesse et la gloire, et offrait peu de place pour l'Autre²⁰. Certes, le modernisme a quelque peu adouci les coins, mais il n'en demeure pas moins que la performance, l'excellence et l'efficacité demeurent des "must". Comme au début de l'Église, trop de familles laissées pour compte n'arrivent pas à répondre à ces standards. J'ai suffisamment démontré les conséquences que cela provoque chez les individus et les communautés chrétiennes ou non.

4.1.1 La richesse et la pauvreté

La richesse, tout comme la pauvreté, constitue, pour les Pères de l'Église, plus un état d'esprit qu'un état de fait. Selon eux, Dieu nous a donné les richesses; nous devrions donc, comme frères et soeurs, les partager. Elles ne sont ni bonnes ni mauvaises en soi, elles ne le deviennent que dans l'utilisation que l'on en fait. Elles servent pour le bien-être et le bonheur de tous et révèlent alors la grandeur et la générosité du coeur, ou bien l'égoïsme et la mesquinerie et alors affichent la petitesse et la perversion de nos âmes. L'ouverture d'esprit, le partage, l'accueil, la bonté ne sont pas l'apanage des pauvres; ni l'inverse, celui des riches. Ce n'est donc pas la richesse qu'il faut détruire, mais les "vices" de notre coeur. Selon cette conception, on peut donc être riche financièrement tout en étant pauvre de coeur, mais pour le plus grand malheur de l'humanité, c'est surtout le contraire qui est vrai. En effet, il semble que la pauvreté d'esprit soit un état rare. En fait, si dans mon milieu, ce type de pauvreté est souvent mentionné dans les discours, il

²⁰ Pour moi, l'Autre (notez la majuscule) signifie Dieu, mais aussi les autres.

reste encore , dans la pratique, de l'ordre de l'idéal. Dans la tête des Pères, nous sommes tous "riches". Augustin d'Hippone, dans son sermon intitulé *Riches et pauvres*, affirme qu'il "est bien difficile, même parmi la foule des pauvres, de trouver un vrai pauvre." La pauvreté dont il parle assure la liberté intérieure. C'est tout autre chose que ce dont je parle... La pauvreté décrite dans mon observation montre le manque d'éléments essentiels de base pour que cette liberté advienne. Car lorsque le désir d'être riche devient omniprésent, il ne reste plus de place pour d'autres sentiments libérateurs.

De son côté, Clément d'Alexandrie compare le riche à un athlète. L'athlète qui, dormant sur sa gloire, ne fait ni exercice, ni entraînement, ni régime, qui ne s'inscrit à aucune compétition, qui ne garde pas le goût de gagner n'est plus un athlète. Il en va de même pour le riche: il doit s'entraîner en faisant la charité, se nourrir du Nouveau Testament et s'exercer à la générosité par les commandements de Dieu. Les riches doivent donc se pratiquer à être pauvres! Rien de moins! La richesse est un **outil** qui doit servir la justice.

Ambroise de Milan, à la question: "Qui possède et qui est possédé?", répond que "la possession doit appartenir au possesseur et non réciproquement"²¹. Celui qui a des biens et qui se sent libre face à eux, peut les partager, les donner... il n'en est pas esclave. Ambroise songe aux biens matériels bien sûr, mais il considère aussi que l'intelligence, le charisme, les talents sont des biens à partager.

²¹ HAMMAN A.G. *Riches et pauvres dans l'Église ancienne*, Collection "Ichtus, Desclée de Brouwer, Condé-sur-L'Escaut, 1982 p. 258

Plus généralement, la propriété est aussi, selon Clément d'Alexandrie, un prêt de Dieu. Nous n'en avons donc que l'usufruit... nous n'en sommes que les "gérants". Notre mission est de la faire produire bien sûr, mais aussi d'en partager les bénéfices. Le danger, c'est l'autarcie. Lorsque nous considérons que nos biens nous appartiennent en propre, nous devenons alors obnubilés par la richesse et c'est la fin.

Cette façon de voir chamboule notre conception capitaliste du monde et y substitue les vraies valeurs. N'implique-t-elle pas aussi un renversement de nos façons de "s'approprier" l'Église? La communauté est une richesse, un don de Dieu; nous en avons l'usufruit, non la propriété. Nous n'avons pas le droit, intervenants et intervenantes en pastorale, clercs ou laïcs, d'y imposer notre vision unilatérale de sa mission et de la gestion de cette mission. Les marginaux et les démunis qui participent à nos communautés y ont le même droit de regard; ils y sont coresponsables avec nous. Quel "dédouanement"! Les personnes pauvres sont taxées de toutes les tares, parce qu'elles sont pauvres tout bonnement. Enlevons l'étiquette "pauvres" et, tous, nous pourrions alors nous fondre dans leur masse et former ensemble une Église de sauvés. Quelle richesse, quel bonheur nous auront-ils apportés!

4.1.2 Le travail

Les Pères de l'Église traitent peu du travail et, pour des raisons historiques évidentes, ils ignorent nos conceptions actuelles sur l'emploi, le chômage, l'aide

sociale par inaptitude au travail, etc.. On trouvera cependant chez Grégoire de Nazianze une idée particulièrement intéressante: lorsque ce dernier parle des lépreux, il les considère malheureux, surtout parce qu'ils ne peuvent avoir du travail. Le travail met donc un certain baume sur la pauvreté. Par contre, celui qui est sans travail perd non seulement le moyen de subvenir à ses besoins, mais il perd aussi l'espérance, seul remède des malheureux. Bien sûr, le travail sert à gagner sa vie, (de la satisfaction des besoins essentiels jusqu'au luxe outrancier), mais il sert aussi à se positionner sur l'échiquier social et ainsi recevoir une certaine reconnaissance... sinon une reconnaissance certaine. **Le travail donne prise sur sa propre vie.** Il permet d'être dans la parade, plutôt que de la regarder passer...

Le travail est associé à la dignité humaine. Nous reconnaissons l'arbre à ses fruits, disait Jésus. Encore faut-il lui laisser la chance de produire! Il est signifiant de voir associer travail et espérance: un tandem combien vrai, particulièrement pour nos jeunes. Sans travail, l'avenir est bouché.

4.1.3 Les Pères de l'Église... saveur d'aujourd'hui

À l'instar de l'Évangile, les Pères de l'Église apportent un autre éclairage sur la richesse et la pauvreté: l'explication est portée à un autre niveau. Ils ouvrent une porte sur l'ailleurs, laissant entrevoir la possibilité de nouvelles solutions... une autre façon de considérer la richesse et la pauvreté et de dissiper la confusion entre le **pauvre et la pauvreté**. Ils nous procurent une marge de manoeuvre, puisqu'il n'est plus question d'une situation de fait quasi immuable, mais d'un état d'esprit... Les

changements sont donc à notre portée. Je l'ai déjà signalé dans mon observation, les personnes pauvres n'ont pas à être considérées comme des besoins à combler, mais comme des personnes humaines à part entière. Elles possèdent des expériences différentes des nôtres certes, mais qui méritent d'être connues et... reconnues.

Encore une fois, l'interprétation est au-delà de ce qu'on est habitué de comprendre. Elle fait partie d'un autre registre. Les Pères de l'Église, tout comme Jésus, nous suggèrent une autre vision des choses, et j'en suis. Par ailleurs, il faudra bien le dire, la pauvreté socioéconomique, pour moi incontournable, ne semble pas exister dans leur théorie. Est-ce mon ignorance? Un oubli de l'histoire? Autre temps... autres moeurs? Ou tout cela ensemble? Il reste que pour mon propos, cette ouverture sur la pauvreté intérieure est fort pertinente, mais somme toute incomplète.

Depuis ces temps originels, la théologie, en certains de ses courants, a intégré les dimensions sociales et économiques des sociétés ambiantes dans leurs interprétations de la foi chrétienne... particulièrement la théologie de la libération. C'est donc vers elle que je me tournerai pour "mettre à jour" mon périple.

4.2 UNE AUTRE THÉOLOGIE

Scrutons une autre interprétation théologique pour essayer de mieux comprendre ce fameux rapport coresponsabilité - pauvreté. La théologie de la libération, née dans les milieux pauvres d'Amérique du Sud, est bien connue.

Après bien des essais, nous avons compris que cette théologie de la libération n'est pas transposable intégralement. Les tentatives amorcées en ce sens, communautés ecclésiales de base incluses²², se sont révélées peu fructueuses, les conditions de vie et les mentalités étant trop différentes d'un pays à l'autre. Toutefois, son intuition de base reste une source d'inspiration stimulante pour beaucoup de théologiens québécois; plusieurs s'y sont ressourcés et y ont trouvé un lien entre leur foi et leur engagement. Peut-être, à leur suite, pourrions-nous y trouver une interprétation capable de nourrir et d'étoffer les intuitions mises de l'avant dans ce mémoire?

4.2.1 La théologie de la libération en bref

Brossons d'abord un court historique de cette récente théologie. En 1968, l'épiscopat sud-américain a tenu à Medellin (Colombie) une conférence générale sur le thème: "L'Église dans la transformation actuelle de l'Amérique latine à la lumière du Concile.". Il s'agissait d'appliquer à l'Amérique latine, c'est-à-dire à la moitié des catholiques du monde, les grands principes pastoraux du Concile Vatican II, entre autres celui des nouveaux rapports entre le monde et l'Église. Devant la pauvreté et la misère de leurs peuples, les évêques de l'Amérique latine n'ont eu d'autres choix que de faire se rencontrer un **monde souffrant** et une **Église prophétique**. C'est lors de cette conférence que l'Église sud-américaine a défini

²² Au cours des années '70, le Québec a connu un essor considérable de communautés de base. Aujourd'hui, un tout petit nombre existe encore.

l'option préférentielle pour les pauvres comme étant prioritaire pour elle.

En 1971, Gustavo Gutiérrez propose dans sa version espagnole de *Théologie de la libération* les grandes bases de cette nouvelle théologie. Un débat a eu lieu et plusieurs interprétations se sont développées par la suite, se colorant inévitablement des idées émises par des théologiens issus du monde occidental. En fait, ce qui se développera ici ne constitue pas un nouveau thème en théologie, mais plutôt une nouvelle façon de faire la théologie. Elle ne cherche pas à évangéliser, quoiqu'elle présente une vision particulière de l'Évangile, mais elle exprime la détermination d'un peuple d'opprimés qui s'engage dans un processus de libération. C'est une nouvelle façon de penser et de pratiquer sa foi. Une foi calquée sur celle de Jésus et de son désir de justice sociale.

Parmi ses principaux artisans-penseurs s'ajoutent à Gustavo Gutiérrez, Leonardo Boff, et Ignacio Ellacuria, pour n'en nommer que quelques-uns...

4.2.2 Option référentielle pour les pauvres²³

Comment annoncer la Bonne Nouvelle de Jésus à des peuples dans la misère (la vraie, celle qui donne la mort), devenus objets de discrimination sociale et victimes de structures politiques et économiques mondiales injustes? Voilà le problème. Il pointe une définition de la pauvreté et des pauvres radicalement différente de celle présentée par les Pères de l'Église. La politique mondiale de

²³ Dans la théologie de la libération, le pauvre est un terme collectif référant aux classes populaires bien sûr, mais aussi à tout le bloc social dit opprimé.

développement des pays du tiers-monde maintient ces peuples dans un état de dépendance en renforçant les structures qui les oppriment. La pauvreté n'est plus une faute imputable aux personnes; elle est une conséquence du système et, plus tragiquement, elle l'alimente. L'écart entre les riches et les pauvres, que ce soit celui des pays, des classes ou des individus, s'élargit de plus en plus. Le problème est fondamental. La seule solution envisageable est de transformer les structures injustes. Honteusement, la hiérarchie de l'Église sud-américaine est associée à ce pouvoir politique oppresseur. Le péché est systémique, reproducteur et structurel. En dépit de ce fait, les chrétiens de la libération croient que l'Église de Jésus doit libérer ces populations ou encore mieux, **les aider à se libérer eux-mêmes**. Les théologiens de la libération refusent de penser pour les pauvres ou à leur place; ils désirent réaliser la mission avec eux. **Ces derniers reprennent le contrôle de leur droit de penser. On ne leur vole plus leur part de responsabilité.** L'image de Dieu est à leur couleur et sa liberté à leur portée. Croire en la libération la rend possible, tout autant concrètement que spirituellement.

4.2.3 Praxis libératrice

La théologie de la libération n'est pas une théologie qui tombe du ciel... qui vient d'en haut. Au contraire, elle prend son inspiration de la vie au quotidien, de l'expérience, de la spiritualité des pauvres. C'est **Dieu au milieu de nous**. D'abord viennent les actions libératrices, et après seulement, les théologiens et la théologie interprètent. D'abord les actions libératrices; après les comités et l'administration

paroissiale. D'abord la mission, la communauté, les charismes de chacun; après les objectifs organisationnels, les déficits à combler, les statuts à sauvegarder.

Jésus et son amour pour les pauvres sont à la source de toute action libératrice. Il est plus qu'un exemple: il est le modèle, il est l'inspiration. La théologie de la libération choque, comme Jésus a choqué dans son temps. Jésus était une épine au pied des politiciens du temps; la théologie de la libération dénonce aujourd'hui des situations politiques scandaleuses. Il est impossible d'avoir un parti pris pour les pauvres et de jouer, en même temps, le jeu de l'enrichissement (d'individus, de gouvernements ou de classes sociales). Un Dieu trinitaire n'est pas un Dieu de hiérarchie; Il est le Dieu de l'égalité. Avant la théologie de la libération sud-américaine, Jürgen Moltmann²⁴, théologien allemand, a développé cette théorie. Selon lui, un Dieu trinitaire où le Père n'est Père que parce qu'il y a le Fils, que ce dernier n'existe que par la présence du Père et que l'Esprit représente le souffle entre les deux, ne peut que nous amener à un programme social basé sur l'égalité et la communion. Il écrit ceci:

“Ce qui seul correspond au Dieu en trois personnes, c'est une communauté chrétienne unie et unifiante, sans domination et sans assujettissement, c'est une humanité unie et unifiante sans domination de classe et sans oppression tyrannique. C'est là le monde auquel sont destinés les humains par leurs relations sociales et non par leur pouvoir ou leurs biens.”²⁵

²⁴ MOLTSMANN Jürgen et Elizabeth, Dieu homme et femme, Fides-Cerf, 1984, chapitre 6, Une interprétation sociale de la Trinité, pages 107 à 123.

²⁵ *Ibid.* page 122

Voilà une image de Dieu nourrissante pour mon propos. Une coresponsabilité qui maintiendrait les inégalités de classe ne pourrait pas se réclamer du Dieu de la foi chrétienne. Il y a donc le contenu, mais aussi la façon d'appliquer ce contenu.

4.2.4 La méthode

Le VOIR - JUGER - AGIR est la formule mondialement connue et utilisée en théologie de la libération. Dans un premier temps, il faut connaître les populations avec lesquelles on travaille. Pour ce, les théologiens de la libération ne se gênent pas pour utiliser des grilles d'analyse de sociologie marxiste, tout en réfutant l'idéologie sous-jacente; les facteurs économiques, la lutte des classes, les idéologies sont autant de moyens pour connaître réellement les situations.

Une fois le tableau brossé, il faut passer au JUGER. Nous dirions ici à l'analyse sociale. Il s'agit, à partir de la situation d'oppression, de voir ce que Jésus et l'Évangile ont à en dire. Un Dieu libérateur de son peuple opprimé, l'avènement de son Royaume, l'attachement de Jésus envers les pauvres et les exclus, un Jésus politisé qui travaille à la justice... autant de thèmes de l'Ancien et du Nouveau Testament qui aident à concrétiser la foi.

Quant à l'AGIR, il se réalisera par l'action libératrice, la conversion des mentalités, la transformation des structures d'oppression, sources d'une action pastorale en faveur de la justice sociale et des plus pauvres. Le politique et la politique sont donc autant de moyens qu'il ne faut pas avoir peur d'utiliser, mais au contraire mettre à profit. Il est impératif, pour changer un monde hautement

politisé, de passer par ces deux incontournables. Quand on y regarde de près, l'observation que j'ai tirée de ma promenade dans le milieu de ma pratique, les courts arrêts problématisés et l'étude des couches profondes constituent en fait, des démarches qui s'apparentent à la méthode de la théologie de la libération. L'agir restera à faire avec et par les membres les plus démunis de nos communautés.

4.2.5 La théologie de la libération chez nous

Au-delà de la méthode, la théologie de la libération reste par ses principes de base - calqués sur l'Évangile - un moyen de changer nos mentalités ecclésiales (commençons par celles-là!). Le choix éclairé et décisif d'une option privilégiée pour les personnes pauvres, passant par une étude **réaliste** de leur situation économique et sociale, devrait nourrir toute la pastorale de notre Église diocésaine. Il ne s'agit pas de donner un goût de pauvreté - goût assez amer au surplus - à toutes les régions du diocèse, mais plutôt de regarder comment les personnes pauvres (il y a toutes sortes de pauvreté et ce, dans tous les milieux) pourraient s'intégrer à une pastorale d'ensemble ou plutôt comment cette pastorale d'ensemble pourrait s'inculturer à la réalité sociale qui est la nôtre. Une pastorale bien adaptée, où tous et toutes se sentiraient à l'aise, vrais disciples de Jésus et partie prenante de la mission ecclésiale. La coresponsabilité n'irait peut-être pas de soi, mais elle serait possible parce que venant de l'intérieur, de l'univers des appauvris, non de l'extérieur c'est-à-dire de nos points de vue institutionnels. Je le répète encore, entrer en libération c'est aussi faire un travail, donner de son temps et de ses

énergies, à partir de ses capacités ... ce qui n'est pas faire ce que les autres attendent de nous. De cela, je suis convaincue. Mais il me manque encore une réflexion théologique qui étudie les particularités culturelles québécoises pour ici, maintenant, là où se joue ma propre quotidienneté.

4.3 UNE APPLICATION CHEZ-NOUS

Voulant chercher ailleurs des pistes de réflexion, ou plus honnêtement cherchant un “empêcheur de tourner en rond” dans le petit train-train institutionnel de l'Église québécoise, je me suis tournée vers le théologien et sociologue Jacques Grand'Maison et sa théorie des tiers²⁶.

Citons d'emblée deux exemples, apportés par Grand'Maison lui-même, pour mieux saisir sa théorie. D'abord celui du couple qui, avec la venue d'un enfant, se réalise, s'ouvre au monde, découvre une nouvelle dimension à sa vie; ou alors, un autre plus pragmatique, la relation patron - employé qui ne prend vraiment toute son importance que lorsqu'un client se présente et alimente ainsi une nouvelle dynamique. Nous voyons maintenant facilement où Jacques Grand'Maison veut en venir. À partir d'un rapport de force manichéen, le tiers (l'enfant, le client, la troisième personne) permet l'ouverture. Une brèche sur un fonctionnement différent. Cette théorie, somme toute relativement simple, m'a réellement séduite,

²⁶ Voir les trois volumes de Jacques Grand'Maison Les tiers, Tome 1 - Analyse de situation, Tome 2 - Le manichéisme et son dépassement, Tome 3 - Pratiques sociales, Editions Fides, Montréal, 1986.

et je l'ai intégrée sans peine à la nouvelle conception que je suis à développer à propos de la coresponsabilité en Église.

Une *hiérarchie ecclésiale* qui, à partir de ses bureaux de l'archevêché, prend les décisions et les transmet au *clergé* qui doit les appliquer. Deux forces en présence, deux façons de voir et de sentir les événements et les personnes. D'une part, une force qui pense orientations majeures, grands projets, "diocèse" et d'autre part, des gens de terrain qui vivent le quotidien, la petite histoire et qui pensent "paroisse". La dialectique entre ces deux forces doit s'ouvrir lorsqu'apparaît le tiers, le *laïc*. En effet, ce dernier amène avec lui des expériences du monde séculier (ses expériences conjugales, familiales, professionnelles) et permet ainsi une relecture des événements communautaires. Le laïc est l'ouverture sur un autre monde. Si en plus, le laïc est une laïque, alors là!... Pire encore, si cette laïque est pauvre, cheffe de famille, prostituée, itinérante... l'ouverture devient béante...

Selon Grand'Maison, il existe sept catégories de tiers qu'il nomme et caractérise comme suit²⁷: le *tiers libérateur* qui permet de sortir du rapport de force manichéen, de s'ouvrir à l'autre, de penser en fonction de l'avenir; le *tiers inclassable* qui incarne toute l'ingéniosité humaine, la folie de la vie, l'aventure, l'imprévu de l'amour, de la charité; le *tiers fonctionnel* qui, comme son nom l'indique, fait fonctionner la machine des rapports sociaux, et est donc médiateur, arbitre, compromis; le *tiers mystificateur* qui, par un écran de fumée, nous cache les rapports de force, faisant disparaître les avenues possibles en ne laissant subsister

²⁷ *Ibid.* tome 1

que la sienne; le *tiers transcendant* qui se réclame du domaine du sacré, de l'autrement, de l'au-delà, de l'absolu et ultimement de Dieu; le *tiers bouc émissaire* qui focalise sur lui les sentiments négatifs des autres, ce qui leur permet de faire avancer leur projet; enfin, le *tiers créateur-innovateur* qui "décroche" du train-train de la société et est de ce fait un marginal. Ajoutons que cette théorie n'est pas fermée: elle doit évoluer au gré des rapports de force d'une société en mouvement car les tiers ne sont pas exclusivement des personnes mais peuvent être aussi des groupes, des institutions ou des projets. Pour les fins de ce travail, le tiers désignera ici des personnes laïques (individus ou groupes).

De prime abord, associer le laïc ou la laïque responsable à la catégorie des *tiers fonctionnels* me semblait tout indiqué. D'après Grand'Maison, le *tiers fonctionnel* permet de réaliser des projets, de régler des problèmes, d'être le médiateur, l'arbitre, celui qui "fait autrement". C'est aussi celui qui "recentre sur les missions spécifiques". Parachuté de l'extérieur dans un rapport de force obligé, il peut effrontément (!) mettre les choses à leur place, concentrer les énergies sur les valeurs essentielles. Parfois, il est vrai, le laïc "fonctionnel" peut aussi décider de prendre partie pour l'un ou l'autre des forces en présence, (l'évêque, les marguilliers, un groupe de paroissiens revendicateurs, etc.) et ainsi se faire un petit capital (image publique, influence, protection d'un emploi ou autre). C'est le côté obscur de cette catégorie. Quoiqu'il en soit, de par sa fonction stratégique, s'il le veut, le tiers fonctionnel possède le poids nécessaire pour faire basculer des situations. Il se retrouve au centre et c'est lui qui est en mesure de déclencher un

processus de résolution de problèmes. Les laïcs sont “du monde dans le trafic”, qui connaissent beaucoup de gens, qui peuvent se plaindre aux autorités, mettre un article dans le journal, etc. Position difficile, mais somme toute enviable quand on pense au pouvoir de négociation qu’elle donne. Mais alors comment se fait-il que je n’y reconnaisse pas nos laïcs oeuvrant dans les quartiers pauvres? Pourquoi n’exercent-ils pas ce rapport de force? Le bât blesse...

4.4 UNE RÉFLEXION NOUVELLE SUR LE LAÏC CORESPONSABLE

Je croyais bien que mon premier choix (le laïc tiers fonctionnel) était le bon. Je sais maintenant qu’un arbre me cachait le reste de la forêt. Retournant encore une fois la lorgnette sur la pratique, je laissai vagabonder mes idées, et des souvenirs de toutes sortes sont remontés.

Alors là, mon laïc commença à s’identifier de plus en plus au tiers bouc émissaire! Une position de faiblesse sur l’échiquier du pouvoir! En effet, le bouc émissaire attire sur lui la haine parce qu’il n’est qu’un “outsider” dans le rapport de force entre deux groupes. Par exemple, dans un conflit entre un curé et les autorités ecclésiastiques, la communauté est laissée pour compte: ce tiers ne prend pas part aux décisions, plus même, il en focalise les aspects négatifs. Les deux antagonistes performent parce qu’ils déclenchent un *désir commun* d’évincer l’objet de leur querelle. Bref, les paroissiens revendicateurs n’ont plus qu’à se taire. René Girard, qui explique l’histoire du monde par la participation capitale du bouc émissaire,

considère que le désir n'existe que parce qu'il est partagé et qu'on ne peut désirer une chose que si elle est déjà désirée par quelqu'un d'autre: c'est le mimétisme. Alors, pour éviter guerres et conflits, on se trouve un bouc émissaire qui concentre sur lui toutes les haines. Je ne suivrai pas René Girard plus avant, car il explique tout par sa théorie du bouc émissaire, ce dont je ne me sens pas capable. Toutefois, cette théorie m'aide à comprendre pourquoi la position stratégique d'un ou d'une laïque, transportant à l'Église son expérience séculière, devient souvent une position de faiblesse. Dans les cas où cette expérience est lourde de pauvretés et de misères, il est compréhensible que toutes les forces institutionnelles "liguées" ne puissent que l'éteindre et l'exclure. Pourtant, jamais je n'ai rencontré en paroisse des autorités assez perverses pour penser aux laïcs comme à des moyens de se faire valoir. Malgré tout, **il s'est produit un glissement du laïc-tiers fonctionnel au laïc-tiers bouc émissaire. Plus significatif encore, ce glissement ne s'est produit qu'en milieux appauvris.** En insérant les laïcs de ces milieux dans une coresponsabilité où ils ne pouvaient être des partenaires égaux, nous avons défiguré le processus de coresponsabilité et rendu l'implication de nos gens très difficile, voire impossible. C'est un peu à notre insu que ce glissement s'est effectué, car nous n'étions pas vraiment conscients que le processus d'appauvrissement pouvait conduire à une véritable sous-culture sociale et religieuse. Nous n'avons pas compris l'importance de cette sous-culture et, par conséquent, nous avons donc forcé les plus pauvres à faire de la coresponsabilité "comme tout le monde". En nivelant ainsi leurs situations, nous avons affaibli le rapport de forces particulier duquel ils auraient pu

nous enrichir.

La seule façon de s'en sortir, c'est d'approfondir l'hypothèse que nous avons déjà posée: **inviter notre institution ecclésiale à se décentrer d'elle-même, de ses structures, de ses façons de voir pour s'ouvrir sur une véritable coresponsabilité avec le tiers appauvri**, nous entraînant dans sa propre quête de libération. Les situations même que nous avons décrites tout au long de notre promenade reprendraient alors leur véritable place dans l'avènement du Royaume: celle de nous rappeler que **la justice reste à faire**. Des tiers fonctionnels aux tiers bouc émissaires vers les tiers transcendants, les pauvres et les marginaux de nos quartiers trouveraient leur vraie place: les signes vivants d'une croix encore plantée au coeur des communautés chrétiennes. Elle appelle au salut et à la libération de tous et de toutes. En faisant la libération ensemble, population appauvrie et responsables ecclésiaux, ne s'ouvrirait-on pas sur le Tiers absolu, Dieu... parmi nous, chez nous, avec nous. Ce Dieu qui a toujours eu un parti pris pour les plus pauvres. Ce Dieu qui a envoyé son fils pour les plus petits d'entre nous. Au beau milieu de nos communautés, dans les rues que nous avons visitées, dans les maisons où nous avons perçu des drames humains insupportables. Du Très-Haut au Très-Bas²⁸, voilà le chemin que devrait baliser notre nouvelle conception de la coresponsabilité en milieux pauvres. **N'est-ce pas, du même coup, remettre aussi Dieu à sa vraie place?**

²⁸ Expression de Christian Bobin, de son livre du même titre, publié chez Gallimard, 1992.

CHAPITRE V: POUR UNE INTERVENTION PROSPECTIVE
COMMENT INTERVENIR CONCRÈTEMENT,
MODESTEMENT ET *AUTREMENT*

Mettre un point final à cette longue réflexion sur l'impact de la pauvreté dans le processus de la coresponsabilité n'est pas possible. Des points de suspension permettraient davantage d'ouvrir un avenir marqué par l'optimisme et le désir de changement. Déjà dans mon introduction, je proposais une transformation de mentalité; je crois toujours que ce ne peut être que la première étape d'une intervention **autre**. Ce genre de conversion prend du temps et échappe au contrôle d'un seul individu. Toutefois, des petits changements initiés, des expériences menées à bien, des idées nouvelles explorées, des initiatives prises par différentes personnes du milieu ecclésial, sont autant de moyens qui risquent d'amorcer ce changement tant attendu. À plusieurs reprises, j'ai eu l'intuition des pistes en disant qu'il faut regarder différemment, voir autrement... comme Jésus. Je rêvais de pouvoir suggérer, à la fin de ce travail, des solutions extraordinaires. La prise de conscience à laquelle m'a conduite ce mémoire m'invite plutôt à la modestie... Je proposerai donc de petites actions faisables au quotidien! Pas de grandes flammes... mais de petites étincelles! Excellent pour l'humilité de l'auteure...

Cette conclusion ne se veut certainement pas un livre de recettes. Toutefois, certaines **intuitions très pratico-pratiques** m'ont traversé l'esprit au cours de l'élaboration de ce travail, et donner des exemples concrets reste souvent le meilleur moyen de démontrer le réalisme d'une suggestion. De plus, l'incursion (chapitre

précédent) dans d'autres sphères d'étude m'a permis de définir les quelques pistes qui vont suivre. Mais d'abord, reprenons l'ensemble du parcours en rappelant certaines pointes capitales de la réflexion.

5.1 Visages de la pauvreté

Souvenons-nous d'abord que la pauvreté prend différentes formes. Il y a bien sûr la *pauvreté matérielle*, qui signifie peu de revenus (le "pas de revenus" étant synonyme, bien souvent, de Bien-être social). Il y a aussi la *pauvreté psychologique et/ou intellectuelle*, associée au manque d'instruction et à toutes les maladies mentales traitées ou non. Plus insidieuse parce que peu apparente, la *pauvreté affective*, elle, touche une bonne partie de la population. Il y a les *pauvretés nouvelles* qui affectent surtout les jeunes et les professionnels en chômage. Malheureusement, les personnes pauvres sont rarement confrontées à une seule sorte de pauvreté: habituellement, l'une en engendre une autre. Nous les avons toutes rencontrées au cours de notre promenade et jamais nous ne pourrions les oublier. Les Pères de l'Église ont élargi notre regard à une autre pauvreté: la *pauvreté intérieure*. Issue d'un autre univers, elle n'en permet pas moins de "désabsolutiser" nos conceptions premières.

5.2 Pauvreté et coresponsabilité

Des arrêts fréquents, tout au long de ce mémoire, m'ont conduite à focaliser de plus en plus mes interprétations. En effet, chacun des arrêts est à un niveau

d'interprétation plus poussé que le précédent, poursuivant ainsi le développement de ma réflexion.

Le coeur de notre problématique - nous le rappellons - n'est ni la pauvreté ni la coresponsabilité, mais bien la *coresponsabilité-dans-les-paroisses-pauvres*. Rappelons d'abord que nous avons tendance à nous faire une image d'un quartier tout en oubliant que notre monde à nous, comme Église, est aussi à l'image de ce quartier. Bien sûr, Maurice "Mom" Boucher, grand patron des Hell's Angels, bien qu'il réside sur la rue Bennett dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve, n'est pas le paroissien le plus dynamique de la paroisse Saint-Barnabé! Mais en même temps, les gens le connaissent, le rencontrent un peu partout dans le quartier, vivent avec ses bombes qui sautent à tous moments, etc. Et d'ailleurs, il n'a pas l'air si méchant, paraît-il!...

Les gens qui "bénévolent" dans nos différents comités paroissiaux sont aussi des personnes appartenant (corps et âme) à ce milieu appauvri. Nous avons vu que des actions simples s'avèrent compliquées lorsqu'elles sont requises de ces gens: prévoir des dépenses majeures, investir, projeter sur une longue échéance, etc. Dans les quartiers plus aisés, ces compétences font partie du bagage ordinaire. Pas chez nous. Pourtant, c'est cela la coresponsabilité: partager les responsabilités selon ses propres compétences. Or, nous demandons à nos gens de partager des compétences qu'ils n'ont pas. Voilà le hic. Ils n'ont pas celles-là, ils en ont d'autres. On devrait, comme Église, être capable d'aller chercher le vécu des personnes appauvries et de faire bénéficier aux autres de leurs expériences. Jusqu'à maintenant, nous n'avons

pas adapté nos modes de coresponsabilité aux quartiers pauvres. Nous avons inséré de force des personnes, qui vivaient par ailleurs des drames humains insupportables, dans des cases trop exigües pour elles. À l'instar des théologiens de la libération, prenons une option pour les pauvres et agissons en conséquence. Si nous acceptons leur différence... eh bien! aménageons notre mode de fonctionnement. Nous avons dans nos milieux des tiers qui pourraient nous ouvrir à la transcendance. Quelques petites expériences déjà en cours gagneraient à être prises au sérieux.

5.3 Des idées à multiplier

Certaines expériences portent déjà des intuitions ingénieuses. Elles gagneraient à être analysées, pour mes milieux, à la lumière d'une nouvelle conception de la coresponsabilité. Voici quelques exemples. Un sanctuaire comme celui de Saint-Pérégrin (qui cohabite actuellement avec la communauté chrétienne de Saint-Eusèbe-de-Verceil) pourrait prendre en main la pastorale de la communauté et éventuellement la gérance des bâtiments. Un sanctuaire a une administration plus facile à gérer. La corporation de l'Oeuvre de Saint-Pérégrin déchargerait ainsi l'équipe de prêtres qui travaille à Saint-Eusèbe. Encore faudrait-il que les paroissiens perdent un peu de leur esprit de clocher et cessent d'avoir l'impression de se faire voler! Derrière ceux qui tiennent à la paroisse traditionnelle s'en cachent peut-être d'autres qui attendent qu'on s'intéresse à leur vie d'abord!

Une expérience fort intéressante a présentement cours dans Hochelaga-Maisonneuve. En effet, les travailleurs sociaux du CLSC ont demandé aux pasteurs

du coin, leur expertise professionnelle. Eh oui! À chaque visite d'une personne malade à la maison (seulement 15% des gens malades sont hospitalisés), ils devaient remplir un questionnaire; la dernière question concernant la vie spirituelle était systématiquement oubliée, car personne ne se sentait les capacités d'aborder le sujet. À la suite de rencontres avec les travailleurs sociaux, les infirmières et les pasteurs, une équipe de bénévoles a donc été mis sur pied pour visiter les personnes malades qui voudraient échanger sur des sujets plus personnels. Une fois l'équipe organisée, ces rencontres se sont maintenues et prennent maintenant la forme de discussions sur l'éthique professionnelle. Signalons les deux innovations: la demande vient du CLSC (habituellement, c'est l'inverse qui se produit); les prêtres et les agents et agentes de pastorale impliqués sont considérés comme des professionnels, au même titre que les infirmières et les travailleurs sociaux. Il se produit quelque chose de semblable dans Saint-Henri. Reste à ne jamais perdre de vue les tiers malades pour garder ouverte la relation paroisse - CLSC.

Une autre expérience intéressante: la paroisse Saint-Anselme a vidé le tiers de son église de ses bancs pour ouvrir une salle communautaire. Les gens du coin se plaignaient qu'il manquait dans le quartier de salles pour différentes formes de rencontre: le curé de Saint-Anselme a décidé d'y remédier. Voilà un exemple du pouvoir que peut posséder un tiers fonctionnel. Reste à garder les gens coresponsables du projet.

Une dernière expérience, qui se vit à trois endroits dans la Région Sud, mérite d'être soulignée puisqu'elle est une façon fort intéressante d'incarner notre

engagement dans le milieu: des paroisses ferment et offrent aux groupes communautaires du quartier de prendre en main les bâtiments et la gérance de ces derniers, par une location qui mènera éventuellement à un achat. Ainsi dans Hochelaga-Maisonneuve, où deux paroisses fermeront incessamment, le processus est engagé depuis un an. Les bâtiments seront administrés par les nouvelles fabriques encore pour quelque temps... le temps que les groupes communautaires se prennent en main et s'organisent. À la paroisse Saint-Henri, le processus a été enclenché à l'inverse. La paroisse est toujours ouverte, mais depuis six mois, des groupes communautaires du coin et les autorités ecclésiales se réunissent pour déterminer comment le bâtiment de Saint-Henri pourrait abriter une coopérative de groupes communautaires, tout en considérant l'Église locale comme un groupe parmi les autres. Ils analysent présentement un projet de faisabilité.

Faisons du pouce sur cette dernière idée et rêvons... Des églises désaffectées qui deviennent des Maisons de quartier, des centres communautaires, des Maisons de la culture, etc. Des endroits où les célébrations eucharistiques deviennent des activités communautaires comme les autres, ouverts à tous parce que bien implantés dans le milieu, "dans le trafic". Des endroits où les personnes pourraient avoir tout plein de services pour nourrir leur vie, y compris leur vie spirituelle.

Si nous parvenons, comme l'Église à vivre *avec le monde, dans le monde et pour le monde*, nous pourrions alors nous taxer de vrais disciples de Jésus. Le temps où nous nous cachions dans nos gros édifices est révolu: il est grand temps d'aller là où est le monde... le monde des riches, le monde des pauvres. Impliquons-nous,

devenons des **co-partenaires**... alors nous pourrions dire que nous appliquons nos grands principes de coresponsabilité. Nous assisterons alors à une grande prise en charge collective où tous nous serons **égaux**... prêtres, laïcs hommes, femmes, appauvris, en chômage, monoparentaux, pratiquants ou non...

5.4 Intuition de base

Le premier geste à poser en est un d'**acceptation** des pauvretés du milieu comme **sous-culture** de nos quartiers. Cela fait mal, puisque c'est à la fois officialiser la pauvreté et accepter qu'elle soit assez imposante pour refléter l'image première de nos communautés ecclésiales. Nous le savons, certains faits en gênent plusieurs, ne nous le cachons pas. Elvis Gratton, et son *film à regarder avec la tête, stie!* (selon sa propre publicité) est un exemple en or: le langage *joual*, les sacres, les préjugés pour ou contre les Américains sont bien sûr des horreurs, mais aussi des calques de la vraie vie des personnes pauvres. La petite excursion dans les quartiers pauvres où nous avons rencontré des centaines d'Elvis Gratton suffirait à valider cette affirmation. Se sentir rougir à écouter certains discours orduriers... c'est correct. Faire comme s'ils n'existaient pas... cela ne l'est pas.

En aucun cas, je ne suggère de cautionner de telles attitudes mais, comme Jésus, accueillons sans juger. Pour qui nous prenons-nous, de toute façon, pour le faire? Pour qui, MOI, chrétienne engagée dans l'Église, je me prends pour juger? Pour une personne qui a eu la chance inouïe de naître dans un quartier, pas riche mais moins pauvre, où le papa travaillait et était heureux de le faire, où un sacre

équivalait à un péché mortel! Où est mon mérite dans tout cela? Nulle part! De la chance tout simplement! De la vulgaire chance! Les statistiques nous apprennent que naître dans le quartier Hochelaga-Maisonneuve, c'est commencer à vivre avec une espérance de vie de dix ans de moins qu'ailleurs à Montréal! De la vulgaire chance! Mais quelle responsabilité! **Quelle coresponsabilité?**

5.5 Et après?

Si on accepte la différence, on doit agir en conséquence. Si nos bénévoles parviennent difficilement à faire leur travail parce que la charge est trop lourde, allégeons-la! Les marguilliers et marguillières ont peine à investir, à planifier financièrement. Pourquoi ne pas leur associer des personnes qui ont des expertises pour le faire? Des comptables à la retraite, des personnes venant de milieux aisés qui aimeraient donner de leur temps, des étudiants... autant de personnes qui pourraient partager leur expérience dans le domaine de la finance. Ces personnes ne courent pas les rues, c'est vrai. Mais elles existent quelque part. Il faut partir à leur recherche, c'est tout.

Ces personnes d'expérience pourraient éventuellement devenir un comité de gestion consultatif chargé d'aider le Conseil de Fabrique. Nous sommes coincés par la Loi des Fabriques qui exige que le marguillier ou la marguillière habite le territoire de la paroisse. Rappelons-le, la Loi des Fabriques est une loi civile et non religieuse que seule l'Assemblée nationale peut modifier; comme Église, nous n'y pouvons rien. Le comité de gestion, lui, ne serait pas soumis à cette loi puisqu'il

ne serait qu'un comité-conseil de la Fabrique. N'y aurait-il pas problème, cependant, à créer un comité de gestion regroupant des gens très expérimentés et issus de l'extérieur face à un Conseil de Fabrique formé de gens sans expérience, mais qui sont du coin? La situation pourrait être délicate, mais c'est là que le charisme du curé prend tout son sens. Il est l'animateur de la communauté chrétienne: à lui de bien l'animer. Il faut savoir contourner les blocages institutionnels si on veut instaurer de véritables changements.

Quant au CPP, il n'est soumis à aucune loi, sauf la sienne. Ses membres peuvent venir de n'importe où, être nommés, élus ou choisis, tirés au sort, peu importe! Si parmi les personnes qui fréquentent l'église, il n'y a pas assez de gens aptes à former un CPP d'une dizaine de personnes, on peut faire appel à des personnes impliquées dans le milieu, que ce soit par leur travail ou leur loisir. Le notaire qui a son bureau au coin de la rue ou le gérant de la Caisse Populaire sont en quelque sorte des gens du milieu puisqu'ils le connaissent aussi bien que les résidents. Les professionnels du milieu pourraient être honorés d'être consultés sur les affaires de la paroisse, sinon ils n'ont qu'à refuser leur concours. Bien dosé avec des gens du coin solides, un tel CPP ferait des miracles. Oui des miracles, à la condition qu'il emploie ses énergies à inventer des modes d'implication et de consultation s'inscrivant dans la quotidienneté des appauvris (ex.: assemblées de cuisine, droits de parole, ligues d'improvisation ou tout autre moyen qui leur conviendrait).

Les lecteurs et les catéchètes manquent de formation. Donnons... j'ai bien

dit *donnons* (dans le sens de “gratuitement”) des ressourcements, des formations. Travaillons en secteur, en région pour se partager les coûts des personnes-ressources, ou alors trouvons-en qui feraient le travail bénévolement! Pourquoi ne pas faire des échanges de ressources entre les régions territoriales du diocèse?

Bref, déchargeons nos bénévoles du travail qu’ils ne peuvent accomplir ou donnons-leur les outils pour qu’ils puissent le faire. L’idée n’est pas neuve. Cela se fait déjà à certains endroits. Ce qui manque, c’est **l’esprit**. Un goût commun à toutes les personnes du diocèse, rémunérées ou bénévoles, de rendre accessibles à tous et toutes (riches ou pauvres, prêtres ou laïcs) les moyens pour bien jouer leur rôle de coresponsables en Église.

5.6 Des pasteurs à notre image

Pour travailler en vrais coresponsables, il faut partager un univers semblable. Ne dit-on pas... qui s’assemble se ressemble? Le *pasteur grand seigneur* qui sait tout, fait tout, pense à tout ne favorise en rien la coresponsabilité. Dans les quartiers pauvres, il démolit même le peu de dignité et de confiance en soi qui reste aux gens avec qui il travaille. Il n’est pas question ici d’exiger qu’un pasteur vive dans l’indigence parce qu’il oeuvre dans un quartier appauvri. Il pourra le faire s’il le veut mais personne ne lui demande un tel sacrifice: ce n’est pas nécessaire. Rappelons-nous que les Pères de l’Église considéraient la richesse et la pauvreté comme des états d’esprit, et non comme des états de fait. Une intuition qui prend sa source directement dans le message de Jésus. En même temps, n’oublions pas les

dimensions missionnaire et évangélisatrice du ministère en milieu pauvre où l'avènement du Royaume prend une signification toute spéciale. *Le pasteur grand seigneur* ne peut ouvrir son cœur (et surtout ses yeux) à la misère qui l'entoure car il ne peut compatir à des situations qu'il ne voit pas et ne comprend pas. Le pasteur d'un milieu pauvre doit avoir un cœur de pauvre.

Au niveau diocésain, le bassin de prêtres possédant l'expérience et les capacités nécessaires pour prendre en charge une paroisse se tarit de plus en plus. La nomination de nouveaux curés devient, par conséquent, très difficile. Reste évidemment la possibilité d'en déplacer un, mais l'effet domino qui s'ensuit, est aussi fort problématique. La relève de jeunes prêtres est peu nombreuse. De plus, ne nous cachons pas le fait que ces derniers commencent à avoir peur de se retrouver à la tête de quatre ou cinq paroisses. Ils sont, par le fait même, davantage attirés par d'autres sortes de ministère (dans les écoles, les hopitaux, etc.).

En dépit de nos désirs, et compte tenu de la situation décrite, il faut faire la parade avec les soldats que l'on a. Aussi faut-il prendre soin de nos prêtres, d'autant plus qu'ils sont fragilisés.

5.7 Un rêve fou... fou... fou...

À la lumière de cette longue réflexion, je me fais un petit plaisir... celui de mettre en mots cet idéal de coresponsabilité qui m'habite. Une seule phrase me suffit. Sciemment, je ne l'explique pas... ce mémoire l'a déjà fait, j'ose le croire.

Les personnes appauvries... des sujets et non des objets!

CONCLUSION

Après avoir fait une très longue promenade, d'abord dans le monde très réel des quartiers pauvres et ensuite, dans le monde plus distancé de l'interprétation... nous méritons de nous reposer! Mais comment nous reposer, alors qu'il a tant de travail à faire! Des personnes pauvres à nourrir, à vêtir, à visiter. Une vie ecclésiale à adapter, à repenser avec eux et elles. Des prêtres et des laïcs à faire travailler ensemble. Des femmes et des hommes à se "coresponsabiliser" malgré et avec leurs différences. Le Royaume à faire advenir...

Ce travail à faire ne ressemble-t-il pas étrangement à celui pour lequel Jésus s'est incarné? Rien n'aurait changé depuis les derniers 2000 ans? Oh... que non! Je crois sincèrement que le message de Jésus a tellement bien passé dans le monde, que nous ne savons plus comment le reconnaître. Et nous retombons dans la même trappe... celle de maintenir, plus ou moins consciemment, une dichotomie entre les valeurs chrétiennes et les valeurs humaines. Même rassemblés en Église, nous séparons les besoins normaux d'une institution et les attentes vitales de croyants et croyantes en souffrance. Je ne vois pas encore de grandes voies de solution, malgré ce mémoire, mais je vois mieux les problèmes de cette conception traditionnelle de la coresponsabilité; je perçois mieux la direction à prendre; je connais mieux les sous-bassements théologiques qui me permettraient d'appuyer une coresponsabilité renouvelée.

BIBLIOGRAPHIE

ABBÉ PIERRE, *Dieu merci*, Éditions Centurion/ Novalis, Paris/ Montréal, 1995.

ANCILLA-MARIE o.p. *La charité et l'unité. Une clé pour entrer dans la théologie de Saint Augustin*, Cahiers de l'École cathédrale, Mame, Paris, 1993.

ASSEMBLÉE DES ÉVÊQUES DU QUÉBEC, *Responsables et solidaires. Des moyens pour combattre la crise*, Montréal, 1996.

ASSEMBLÉE DES ÉVÊQUES DU QUÉBEC, *Sortons le Québec de l'appauvrissement*, Montréal, 1994.

BARONI, Lise, *Au coeur de nos solidarités. Pour une spiritualité de l'engagement social*. Éditions Paulines, Montréal, 1988.

BARONI, Lise, BERGERON, Yvonne, DAVIAU, Pierrette, LAGUË, Micheline, *Voix de femmes Voies de passage*, Éditions Paulines, Montréal, 1995.

BAUM, Grégory, "Sécularisation et catholicisme au Québec:analyse d'un débat contemporain", in *Religiologiques*, UQÀM, 2e trimestre, 1995, pages 19 à 32.

BOFF, Léonardo, *Chemin de croix de justice*, Éditions du cerf, Paris, 1984.

BOFF, Léonardo, *Église, charisme et pouvoir*, Lieu Commun, Paris, 1981.

BOFF, Léonardo, *La nouvelle évangélisation. Perspective des opprimés*. Éditions du Cerf, Paris, 1992.

BOFF, Léonardo et Clodovis, *Qu'est ce que la théologie de la libération?*, Éditions du Cerf, Paris, 1987.

CHENU, Bruno, *Théologies chrétiennes des tiers mondes*, Édition Le Centurion, Paris, 1987.

CLSC CENTRE-SUD, *Profil de quartier*, Montréal, 1989.

CLSC DU PLATEAU MONT-ROYAL, *Le Plateau Mont-Royal. À la loupe*, Montréal, 1994.

CLSC SAINT-LOUIS ET MILE-END, *Caractéristiques du quartier St-Louis et Mile-End en 1991*, Montréal, 1994.

COMITÉ DE THÉOLOGIE DE L'ASSEMBLÉE DES ÉVÊQUES DU QUÉBEC, *L'engagement des communautés chrétiennes dans la société*, Édition Fides, Montréal, 1994.

COMITÉ DE RECHERCHE DE L'ASSEMBLÉE DES ÉVÊQUES DU QUÉBEC SUR LES COMMUNAUTÉS CHRÉTIENNES LOCALES, *L'avenir des communautés chrétiennes. Rapport du congrès provincial tenu à Montréal en octobre 1992*, Édition Fides, Montréal, 1993.

COMITÉ DE RECHERCHE DE L'ASSEMBLÉE DES ÉVÊQUES DU QUÉBEC SUR LES COMMUNAUTÉS CHÉTIENNES LOCALES *Risquer l'avenir. Bilan d'enquête et prospectives*, Édition Fides, Montréal, 1992.

COMITÉ DES AFFAIRES SOCIALES DE L'ASSEMBLÉE DES ÉVÊQUES DU QUÉBEC, *Partager le travail entre nous*, Lettre du 1er mai 1994.

CONSEIL ÉPISCOPAL DES MINISTÈRES DE L'ASSEMBLÉE DES ÉVÊQUES DU QUÉBEC, *Au service de la mission: des ministères variés et solidaires*, Éditions Fides, Montréal, 1999.

DURAND, Alain, *J'avais faim... Une théologie à l'épreuve des pauvres*, Desclée de Brouwer, Paris, 1995.

FORTIN, Denis, *L'appauvrissement*, Dossier spécial dans *Aujourd'hui Credo*, V. 40, 1993.

FORUM DE LA SOLIDARITÉ SOCIALE, *Déclaration*, 1994.

GIGUÈRE Paul-André, MARTUCCI, Jean, MYRE, André, *Cri de Dieu, Espoir des pauvres*, Éditions Paulines et Apostolat des Éditions, Montréal, 1977.

GIRARD, René, *Le bouc émissaire*, Édition Grasset, Paris, 1982.

GIRARD, René, *La route antique des hommes pervers*, Édition Grasset, Paris, 1985.

GOVERNEMENT DU QUÉBEC, Régie régionale de la santé et des services sociaux de Montréal-Centre, *Les inégalités sociales de la santé*, Rapport annuel, 1998.

GRAND'MAISON, Jacques, *Les tiers*, Tome 1- Analyse de situation, Tome 2 - Le manichéisme et son dépassement et Tome 3 - Pratiques sociales, Editions Fides, Montréal, 1986.

GUTIÉRREZ, Gustavo, *Job. Parler de Dieu à partir des souffrances de l'innocent*, Éditions du Cerf, Paris, 1987.

GUTIÉRREZ, Gustavo, *La libération par la foi. Boire à son propre puits.*
Éditions du Cerf, Paris, 1988.

HAMMAN, Adalbert-G., *Pour lire les Pères de l'Église*, Éditions du Cerf, Paris,
1991.

HAMMAN, Adalbert.-G., *Riches et pauvres dans l'Église ancienne*, Collection
"Ichtus", Desclée de Brouwer, Condé-sur-L'Escaut, 1982.

JEAN-PAUL II, *La splendeur de la vérité*, Éditions Mame - Plon, 1993.

LEFEBVRE, Marcel, *Le synode diocésain de Montréal, 1995 - 1998*, Éditions
Fides, Montréal, 1999.

LAVERDURE, Gérard, *Du dépannage à la justice sociale. Un parti pris pour les
exclus.*, Éditions Fides, Cahiers d'études pastorales, Québec, 1995.

MARCIL, Claude et RIOPEL, Marie, *Pour un peu plus de justice sociale*,
Dossier Revue Présence, Vol. 2, numéro 13, 1993.

MOLTMANN, Jürgen et Elizabeth, *Dieu homme et femme*, Fides - Cerf, 1984.

NADEAU, Jean-Guy, *La praxéologie pastorale*, coll "Cahiers d'Études pastorales",
Edition Fides, Tome 1, Montréal, 1987, pages 29 à 42 et 259 à 271.

XXX, *Dictionnaire de théologie fondamentale*, Éditions Bellarmin, Montréal,
Éditions du Cerf, Paris, 1992.

XXX, *Nouveau dictionnaire de théologie*, Éditions du Cerf, Paris, 1996.

XXX, Théo. *L'Encyclopédie catholique pour tous*, Droguet-Ardant/ Fayard, Paris, 1992.

ANNEXES**ANNEXE I Thèmes du Synode de l'Église de Montréal:**

- A- Une Église parmi des voies multiples de recherche de Dieu
- B- La transmission et l'éducation de la foi
- C- L'Église et le monde contemporain
- D- Un engagement envers les personnes pauvres ou exclues
- E- Démocratie et Église de Montréal
- F- Le partage des responsabilités dans la mission
- G- Des célébrations au coeur de la vie des individus et des communautés
- H- Vers des formes de regroupement diversifiées et renouvelées
- I- La condition des femmes dans l'Église
- J- Les jeunes en Église
- K- La gestion des ressources, des biens et immeubles
- L- La formation des divers intervenants pastoraux
- M- La pluralité culturelle: richesses et défis
- N- La famille aux différentes étapes de la vie

ANNEXES

ANNEXE I Thèmes du Synode de l'Église de Montréal:

- A- Une Église parmi des voies multiples de recherche de Dieu
- B- La transmission et l'éducation de la foi
- C- L'Église et le monde contemporain
- D- Un engagement envers les personnes pauvres ou exclues
- E- Démocratie et Église de Montréal
- F- Le partage des responsabilités dans la mission
- G- Des célébrations au coeur de la vie des individus et des communautés
- H- Vers des formes de regroupement diversifiées et renouvelées
- I- La condition des femmes dans l'Église
- J- Les jeunes en Église
- K- La gestion des ressources, des biens et immeubles
- L- La formation des divers intervenants pastoraux
- M- La pluralité culturelle: richesses et défis
- N- La famille aux différentes étapes de la vie

ANNEXE II

Indicateurs de pauvreté

Même s'il est de plus en plus difficile de tracer un juste portrait de la pauvreté et surtout d'en mesurer l'importance, il existe toutefois des indicateurs de pauvreté qui nous permettent de mieux saisir le phénomène. Voici ces indicateurs:

- 1- le bas niveau de scolarité
- 2- la proportion de familles monoparentales
- 3- la masse des revenus provenant de transferts gouvernementaux
- 4- la proportion des personnes à faible revenu
- 5- la proportion des ménages locataires dépensant plus de 30% de leur revenu pour leur loyer

Statistique Canada 1991

En gardant en tête cette liste, voici quelques statistiques pour y voir plus clair: il y a 700 000 assistés sociaux au Québec, c'est-à-dire à peu près le même nombre qu'en 1933, lors de la "Crise". Le tiers des personnes pauvres du Canada habitent au Québec, le quart des personnes pauvres du Canada vivent à Montréal. Il semblerait que les plus pauvres de notre société soient les jeunes hommes seuls: ils reçoivent moins d'argent du gouvernement, connaissent moins bien les ressources du milieu ou les utilisent peu (comme les cuisines collectives qui sont habituellement le fief des femmes) et savent, somme toute, se débrouiller moins bien dans la vie, faute d'expérience. Les femmes, cheffes de famille monoparentale, avec

leurs allocations gouvernementales pour enfants, réussissent à mieux s'en sortir financièrement. C'est d'ailleurs une raison pour certaines femmes (pour ne pas dire de très jeunes filles) d'avoir quatre ou cinq enfants... sans homme à demeure. Il faut aussi savoir que dans les milieux défavorisés, être enceinte, est un des rares moyens de se valoriser, de se faire "dorloter" par les infirmières du CLSC ou par son agent ou agente du Bien-être social: une femme enceinte, c'est moins anonyme!

Dans le même ordre d'idée, puisque c'est aussi un moyen de se valoriser, tout en étant le signe d'une certaine pauvreté, il appert que nos personnes pauvres sont souvent des acheteurs compulsifs. En effet, ils se paient souvent le dernier cri en fait de système téléphonique comprenant la batterie complète des services de Bell Canada, possèdent le meilleur système vidéo, souvent un téléphone cellulaire, etc. On peut comprendre qu'au cinquième jour du mois, il ne reste déjà plus un sou du chèque reçu le premier. De la même manière, on peut comprendre que le loyer ne soit pas la première dépense de chaque mois, et que la bière et les croustilles passent bien avant.

Quelques mots sur une grande utopie de notre société: la prise en charge, l'autonomie universelle! Peut-être faudra-t-il s'avouer une fois pour toutes que certains des nos défavorisés ne pourront jamais se prendre en main et vivre selon les normes de la majorité d'entre nous. Beaucoup de groupes communautaires qui faisaient de la prise en charge, leur fer de lance, doivent aujourd'hui déchanter: nous aurons toujours à soutenir ceux de nos frères qui ne pourront jamais marcher seuls. *Cela aussi, c'est de la pauvreté.*

Éradication de la pauvreté

Le Rapport mondial du Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD), publié en 1997, propose six “actions prioritaires essentielles” pour l’éradication de la pauvreté à travers le monde. Parmi ces actions, il y en a deux qui concernent directement le niveau local d’interventions. Elles nous indiquent quelques pistes de solution en nous suggérant des façons de penser nouvelles. En voici l’énoncé:

- 1- Le point de départ consiste à donner aux femmes et aux hommes les moyens de maîtriser leur propre destinée, à garantir leur participation aux décisions qui concernent leur propre existence et leur permettre d’acquérir forces et ressources;
- 2- l’égalité sociologique entre hommes et femmes est essentielle pour éradiquer la pauvreté.

La Presse
12 juin 1997

Je trouve ce texte particulièrement instructif, puisqu’il suggère des moyens inhabituels pour supprimer définitivement la pauvreté. En effet, j’aurais pensé que les Nations Unies, un organisme sérieux s’il en est un, aurait focalisé davantage sur des moyens d’ordre financier. Diantre... ce qu’on peut être bourré de préjugés des fois! Dignité, égalité, soutien, coresponsabilité... leitmotiv des Nations Unies. Cela ressemble étrangement à ce que les groupes communautaires et l’Église

prônent depuis fort longtemps. L'idée ne serait pas si bête finalement: la solution aux problèmes humains serait de type humain. Eh bien! Un vent nouveau serait-il en train de souffler sur notre planète? Depuis quand l'argent n'est-il plus la solution à tous les maux? Depuis l'Évangile, oserai-je murmurer entre les dents.